[illegible]

LA

VEILLE DE NOEL.

IMITÉ DE L'ALLEMAND

DU CHANOINE SCHMID.

QUÉBEC,
IMPRIMÉ PAR FRECHETTE & CIE.
No. 8.
RUE LAMO[illegible]AGNE.

Digitized by Google

LA
VEILLE DE NOEL.

CHAPITRE 1er.

La veille de Noël, Antoine, aimable petit garçon de huit ans, s'acheminait lentement à travers une épaisse forêt. Le sentier qu'il suivait était couvert de neige ; un vent piquant soufflait du nord, et secouait les branches des arbres dépouillées de leurs ornemens. Le pauvre petit avait bien froid : ses cheveux étaient blanchis par le givre, et ses joues extrêmement rouges. Un léger chapeau de paille, qu'il avait déja porté pendant la belle saison, protégeait sa tête contre le froid. Il était décemment vêtu en hussard, tenait à la main un bâton sur lequel il s'appuyait en marchant dans la neige, et relevait de temps en temps la valise dont il était chargé, et qui contenait ses effets, toute sa fortune dans ce monde.

Quoiqu'il

Quoiqu'il n'eût pas trop sujet de se réjouir, il faisait cependant paraître un certain contentement, et jetait parfois un regard de satisfaction sur la contrée ensevelie dans la neige. Les haies et les buissons pliaient sous le duvet blanc, qui reproduisait mille formes variées; les branches des chênes et des sapins étincelaient des derniers rayons du soleil couchant: on croyait voir des étoiles qui les animaient.

Antoine continuait à marcher à grands pas, espérant parvenir avant la nuit au village voisin, où il comptait passer la belle fête du lendemain dans la maison de quelque cultivateur aisé. Mais il avait beau se dépêcher, il n'avançait pas aussi rapidement qu'il l'eût voulu: la neige le contrariait beaucoup. Tout-à-coup le soleil disparut tout-à-fait; l'obscurité se répandit dans cette forêt, et l'enfant perdit son chemin; il poursuivit néanmoins sa route, obligé de sauter quelquefois des fossés ou de descendre dans des ravins dont il ne se tirait qu'avec peine. Le vent et le froid augmentèrent avec la nuit; de sombres nuages voilaient l'azur du firmament et cachaient les étoiles; la neige tombait en gros flocons, et le pauvre Antoine ne savait plus que devenir. Après avoir erré pendant assez long-temps, transi de froid et tremblant de tous ses membres, il s'arrêta sous un chêne, déposa sur la neige sa valise, ainsi

ainsi que son chapeau et son baton : son cœur battait avec force, les larmes coulaient de ses yeux ; il se mit à genoux, éleva vers le ciel ses mains tremblantes, et dit :

" O mon père ! qui êtes au ciel, ayez pitié d'un pauvre enfant qui n'a plus de père ni de mère sur la terre, et qui se voit seul et malheureux dans cette forêt. Ah ! mon Dieu ! ne me laissez pas périr de froid et de faim dans ce bois. Demain, c'est la fête où Jesus-Christ, votre fils, est venu au monde pour sauver les hommes : ce beau jour est un jour de bonheur pour la terre, ne permettez pas que moi seul je sois abandonné." Il allait continuer, mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le vent mugissait par intervalle avec force à travers les arbres antiques, et Antoine sentit sa frayeur s'augmenter à chaque instant. Il se coucha dans la neige, appuyant sa tête contre sa valise et faisant de tristes réflexions sur son sort.

Tout-à-coup il croit entendre dans le lointain plusieurs voix chantant ensemble au son d'un instrument. Il relève sa tête, écoute, et ne se trompe point ; il écoute encore, et reconnait enfin les paroles et l'air :

« Si ce Dieu qui nous aime
Accorde son secours
Au passereau lui-même
Dont

Dont il soutient les jours,
Auteur de la nature,
Mettra-t-il en oubli
L'homme, sa créature
La plus digne de lui ?

Oui, sa sollicitude
Veille à tous nos besoins ;
Sans nulle inquiétude,
Jetons sur lui nos soins :
Notre Dieu, c'est un père
Qui nous porte en son cœur,
Et la plus tendre mère
N'eut jamais sa douceur. »

* * * * *
* * * *

Ces paroles raniment la confiance du petit Antoine. Il se lève, regarde autour de lui pour s'informer d'où elles sont parties, et il découvre enfin de la lumière. A l'instant il reprend sa valise, son chapeau et son bâton, secoue la neige qui s'était attachée à ses vêtemens, et se dirige vers l'endroit où il avait aperçu la lumière. " Les bergers, se dit-il, auxquels l'ange annonça autrefois la naisssance du Fils de Dieu, ont entendu dans les airs les concerts des esprits célestes et ont tressailli de joie ; moi je viens de même d'entendre des cantiques qui m'annoncent l'espérance d'être recueilli cette nuit, et de ne pas périr de froid. Ainsi, la nuit de Noël, qui a été une nuit de salut pour l'univers, sera aussi pour moi une nuit de bonheur. Je vais donc demander la

charité

charité aux gens qui sont près de cette lumière là-haut : je la demanderai au nom de l'enfant Jésus, et ils ne me la refuseront pas."

Pendant qu'il faisait ces pieuses réflexions, il s'était rapproché de la lumière, et aperçut, sur une petite colline, une petite maison isolée. Il grimpa avec joie sur cette hauteur, et alla droit à la porte de la maison. Il frappa à la porte, mais personne ne lui ouvrit ; il distingua très-bien les voix de plusieurs personnes qui se tenaient dans l'appartement du rez-de-chaussée. Il se mit à pousser la porte, entra dans la maison, fit quelques pas dans l'obscurité, et vit enfin, par une petite fenêtre donnant sur le corridor, une famille réunie dans une chambre parfaitement éclairée ; plus il regardait, plus son cœur était ému : il crut apercevoir le ciel devant lui.

Il vit, dans un coin de l'appartement entre deux fenêtres, une belle crèche figurée par une montagne verdoyante, couverte de mousse, d'arbres, de petites cabanes de bergers, devant lesquelles paissaient des moutons ; au haut de la montagne était placée une petite ville représentant Bethléem, et au pied d'une charmante colline, on voyait une jolie grotte, dans laquelle se trouvait un berceau avec l'enfant Jésus, devant lequel la sainte Vierge, saint Joseph et des bergers se tenaient en adoration.

Au-dessus

Au-dessus de la grotte planaient des anges aux ailes d'or, qui semblaient annoncer aux hommes la bonne nouvelle du salut. Cette belle crèche brillait de l'éclat d'une infinité de lumières placées à des distances rapprochées, et qui paraissaient être des étoiles flamboyantes; le tout offrait un aspect magique, et charmait l'œil.

Le maître de la maison était assis sur une chaise, tenant en main une harpe qu'il accordait ; sa femme, ayant un petit enfant dans ses bras, était en face ; devant la crèche, un petit garçon et une petite fille regardaient avec attendrissement le beau paysage.

Alors le père se mit à préluder sur sa harpe, et sa femme entonna le pieux cantique auquel les deux enfans mêlèrent aussi leurs douces voix.

Le fils du Roi de gloire
Est descendu des cieux ;
Que nos chants de victoire
Résonnent dans ces lieux ;
Il dompte les enfers,
Il calme nos alarmes,
Il tire l'univers
Des fers,
Et pour jamais
Lui rend la paix.
Ne versons plus de larmes.

L'amour seul l'a fait naître
Pour le salut de tous :
Il fait par là connoître

Ce

Ce qu'il attend de nous.
Un cœur brûlant d'amour
Est le plus bel hommage ;
Faisons-lui tour à tour
La cour :
Dès aujourd'hui
N'aimons que lui ;
Qu'il soit notre partage.

Vains honneurs de la terre,
Je veux vous oublier,
Le maître du tonnerre
Vient de s'humilier.
De vos trompeurs appas,
Je saurai me défendre ;
Allez, n'arrêtez pas
Mon pas :
Monde flatteur,
Monde enchanteur,
Je ne veux plus t'entendre.

Régnez seul en mon âme,
O mon divin époux !
Ne souffrez plus de flamme
Qui ne s'adresse à vous.
Que voit-on dans ces lieux,
Que misère et bassesse ?
Ne portons plus nos yeux
Qu'aux cieux :
A votre loi,
Céleste roi,
J'obéirai sans cesse.

Cependant le petit Antoine, transi de froid, s'approcha de la porte, l'ouvrit doucement, et entra dans la chambre sans qu'on s'en aperçût.

çût. Il ne pouvait détacher ses regards de la belle crêche, et écoutait dans un morne silence le chant de ce charmant cantique. Comme il n'avait pas fermé la porte derrière lui, le froid pénétra dans l'appartement, et la femme, se retournant tout-à-coup, vit l'enfant.

" Grand Dieu! s'écria-t-elle dans sa surprise, voici un petit garçon! Comment est-il arrivé jusqu'ici au milieu des ténèbres? Pauvre petit! approche! Tu t'es égaré, n'est-ce pas?

—Oui, répondit le pauvre Antoine, j'ai perdu le sentier dans la forêt, et je croyais que j'allais périr, lorsque j'ai vu de loin une lumière."

Les deux enfans, Chrétien et Cathérine, regardaient avec pitié le petit étranger, auquel leur mère dit:

" D'où viens-tu donc, mon enfant, et pourquoi voyages-tu tout seul à pareille saison? Quel est ton nom, et où sont tes parens?

—Je me nomme Antoine Croner, et je n'ai plus de parens: mon père est mort pendant la dernière guerre, et je viens même de perdre ma mère il y a quelques mois. Je n ai plus personne au monde, et je voyage jusqu'à ce que je trouve des gens charitables qui veuillent me recevoir. Ma mère, en me donnant sa bénédiction au moment de sa mort, m'a dit que le bon

bon Dieu était le père des orphelins, et qu'il ne m'abandonnerait pas.

—Pauvre Antoine ! si jeune et être déjà orphelin ! Tu as bien froid, tu as sans doute aussi faim ; prends une chaise, approche du feu, et dépose tes affaires ; je vais te faire chauffer un peu de soupe, et te donner ce qui reste encore de notre souper."

Chrétien et Cathérine aidèrent le petit garçon et prirent sa valise, son chapeau et son bâton, et lui firent différentes questions pendant que leur mère préparait à manger. Ils lui donnèrent une partie des gâteaux, des pommes rouges, des poires et des noix qu'ils avaient reçus pour leurs étrennes de Noël. La petite Louise, qui n'avait que quatorze mois, offrit aussi à Antoine une belle pomme. Enfin la soupe chaude arriva, et Antoine en mangea de bon appétit, ainsi que des pommes-de-terre et de la salade qu'on lui servit.

—Mais qu'est-ce donc que cela représente là dans le coin ? demanda Antoine ; n'est-ce pas une crèche avec l'enfant Jésus ?

—Oui, oui, lui répondirent les enfans, c'est bien cela : viens voir."

Antoine quitta la table et examina le charmant paysage. Il s'extasia surtout devant le divin Enfant, et ne put assez l'admirer.

" Mais ne crois pas que ce soit là vérita

blement

blement l'enfant Jésus qui est au ciel, lui dit Catherine ; ceci est fait pour nous rappeler la naissance de Jésus-Christ.

—Je sais bien cela, répliqua Antoine ; car il y a plus de dix-huit cents ans que Jésus-Christ est né : ma mère me l'a bien expliqué. Cette petite ville c'est Bethléem ; là est Saint Joseph à côté de la Sainte Vierge, et là sont les bergers : ces anges représentent ceux qui chantèrent dans les airs un cantique pour honorer la naissance du Fils de Dieu.

— Tu es bien instruit, mon petit ami, lui dit la mère ; je vois que tu as eu une mère chrétienne."

Ensuite les enfans firent remarquer à Antoine une foule de choses qui les intéressaient : des moutons dont la laine blanche et bouclée les charmait, des bergers appuyés contre des rochers et jouant du chalumeau, de jolies maisons en carton et peintes de diverses couleurs, des cascades qui tombaient du haut de la montagne, des ruisseaux qui serpentaient à travers la mousse, pour de là se jeter dans un lac sur lequel nageaient des cygnes aux plumes blanches, et dont le cou recourbé se terminait par un bec alongé ; des bergères qui descendaient le long d'une chaîne de rochers portant de belles corbeilles garnies de fruits, des hommes conduisant des mulets chargés de sacs. " Tout

cela

cela est bien beau, leur dit Antoine ; mais je préfère cependant la figure céleste de l'enfant Jésus, et je crois que c'est Jésus-Christ qui m'a conduit ici ; car, si vous n'aviez pas eu cette crèche, je n'aurais pas vu là-bas la grande clarté qui m'a guidé vers cette coline."

CHAPITRE II.

Antoine raconte son histoire.

Le maître de la maison où le petit Antoine avait été si bien accueilli était un garde forestier. Pendant que les enfans causaient ensemble sur les beautés que renfermait la jolie crèche, lui, assis dans son antique fauteuil derrière le poêle, paraissait plongé dans une profonde méditation. Sa femme vint le rejoindre tenant dans ses bras le petit enfant, et lui dit :

" Qu'est-ce qui t'occupe ainsi ? Pourquoi ne parles-tu-pas ?

— Je réfléchis sur ce que nous pourrions faire pour ce pauvre orphelin. Nous célébrons dans cette nuit mémorable le grand mystère de la naissance de celui qui a daigné se faire homme, pour le salut de tous les hommes, et qui nous envoie un enfant pour le sauver à notre

notre tour. Le Fils de Dieu en naissant ne savait où reposer sa tête : l'hospitalité que sa sainte mère avait réclamée auprès des habitans de Bethléem lui fut même refusée, et Jésus-Christ vit le jour dans une étable au milieu des animaux. Il s'agit de savoir si nous imiterons les gens de Bethléem, et si nous repousserons aussi cet enfant : qu'en penses-tu, Elisabeth ?

—Je crois qu'il faudra recueillir ce petit garçon ; car ce Jésus qui daigna naître cette nuit n'a-t-il pas dit dans son Evangile : " Ce que vous faites au dernier des miens, je le regarde comme fait à moi-même." Antoine me plaît ; il paraît être d'un caractère doux, connaît déjà sa religion, et a reçu de bons principes. Il est venu implorer notre charité, mais il n'a pas l'air effronté des autres mendians : ses parens étaient certainement de dignes gens. Comme nous sommes cinq à table chaque jour, nous pourrons admettre un sixième : nous garderons cet enfant avec nous.

—Je suis bien aise, ma chère, d'apprendre que tes sentimens s'accordent avec les miens. Dieu ne laissera pas sans récompense ce que nous ferons pour le petit ; mais avant de nous décider tout-à-fait, il faut l'interroger un peu, pour voir s'il mérite qu'on s'intéresse à lui. Antoine, viens ici !" Et Antoine accourut et se dressa devant le garde forestier comme le ferait un militaire devant son chef.

" Dis-moi

" Dis-moi donc un peu, mon petit ami ; ton père fut donc soldat, puisqu'il est mort à la guerre ? Voyons, raconte-nous ce que tu sais de tes parens, et comment tu es venu jusque dans notre pays.

—Je veux bien. Mon père.... les hussards l'appelaient *monsieur le maréchal-des-logis.* Le régiment dans lequel il servait était en garnison à Glatz en Silésie : ma mère était une habile couturière et gagnait beaucoup d'argent. Mon père rentra un jour et nous dit : " La guerre vient d'être déclarée ; le régiment part demain." Cette nouvelle arracha des larmes à ma mère, tandis que mon père montra du courage et parut content. Comme elle ne pouvait se faire à l'idée d'en être séparée, elle voulut l'accompagner, et le pria de nous emmener tous deux avec lui. Nous partîmes le lendemain pour aller bien loin. Cependant l'ennemi s'avançait ; alors mon père se porta en avant avec son régiment ; le canon grondait terriblement, à chaque coup que nous en tendions, ma mère se mettait à pleurer en disant Il me semble qu'on me perce le cœur, et je crains que ton père ne soit atteint." Nous étions à genoux à une certaine distance du champ de bataille, où nous priâmes et pleurâmes tant que dura la fusillade. Tout-à-coup le combat cessa, et mon père revint nous voir sans avoir de mal.

Tous

Tous les jours il y avait des escarmouches, et mon père en échappa toujours sans blessure. Un jour, après un combat meurtrier, un hussard nous amena le cheval de mon père, et nous apprit que, si nous voulions le voir encore il fallait nous rendre à la hâte à une demi-lieue du village où nous le trouverions blessé. Nous courûmes à la place indiquée, où nous rencontrâmes mon père couché à terre sous un arbre. Trois soldats de son régiment lui donnaient des soins. Il avait reçu une balle au-dessous du cœur; la pâleur de la mort était empreinte sur sa figure. Il jeta sur nous un regard attendrissant, et aurait désiré nous parler; mais il n'en eut pas la force. Il serra la main de ma mère ainsi que la mienne, regarda le ciel et expira dans nos bras. Le lendemain, il fut enterré dans le cimetière du village. Beaucoup d'officiers et de soldats accompagnèrent le corps. Je ne saurais vous dire combien le son des trompettes me parut lugubre dans ce moment. Les soldats tirèrent des coups de fusil sur sa tombe pour lui rendre les honneurs de la guerre. Ma pauvre mère et moi, nous remplissions l'air de nos gémissemens, et plus d'un soldat pleurait avec nous; car mon père était bien aimé dans son régiment.

" Quelques jours après le convoi funèbre, ma

ma mère reprit le chemin de sa patrie ; quoiqu'elle n'y eût plus de parens, elle espérait trouver de l'ouvrage parmi les personnes de sa connaissance. Après avoir marché pendant quelques jours, elle se plaignit d'un mal violent, et nous eûmes de la peine à gagner un petit hameau situé sur la route. Nous demandâmes à passer la nuit dans plusieurs maisons ; mais on nous ferma la porte partout, et nous fûmes obligés de nous réfugier enfin dans une grange.

« Qu'il est pénible, dit ma mère en se couchant sur la paille, de n'avoir point d'autre asile quand on est malade ! Mais la Sainte Vierge a éprouvé le même sort, puisqu'à la naissance de Jésus-Christ elle logeait aussi dans une étable. »

« Ma mère passa une bien mauvaise nuit ; et voyant sa maladie augmenter, elle fit appeler le curé du village dont dépendait le hameau, lui fit sa confession, reçut les derniers sacremens, et se prépara à mourir en chrétienne. Le curé voulut la faire transporter dans une chambre pour la faire soigner, mais ma mère lui répondit que c'était trop tard et que tout serait inutile. Et en effet, elle entra bientôt après en agonie. Moi, je restais tout seul avec elle, et assis sur une botte de paille, je pleurais en essuyant de temps en temps son front

front duquel coulait une sueur froide. Elle pousse plusieurs fois des soupirs, et vers minuit elle me tendit la main et me dit : " Ne t'afflige pas tant, mon pauvre Antoine ; bientôt tu n'auras plus de père ni de mère sur la terre, mais tu as un père dans le ciel et celui-là aura soin de toi." Elle s'arrêta un instant et me dit encore : " Aime bien le bon Dieu, suis bien les préceptes de la religion, prie souvent le Seigneur, évite le péché, et Dieu ne t'abandonnera pas. Adieu, mon petit ami ; n'oublie jamais ce que t'ont enseigné tes parens, et prie pour eux." Elle ne put en dire davantage. Cependant elle continua à s'entretenir tout bas avec le bon Dieu, et mourut une heure après minuit.

" Moi, je pleurai à côté du corps inanimé de celle qui était tout pour moi dans ce monde depuis la mort de mon père. Les cultivateurs dans la maison desquels je perdis ma mère lui avaient promis de me garder et de m'élever. Ils s'emparèrent en effet du peu que ma mère avait laissé, de ses robes et de quelque argent ; mais quinze jours après ils me signifièrent de m'en aller, prétendant que je leur avais déjà coûté bien plus que ce qu'avait possédé ma mère. Je pris donc ma valise et mon bâton, bien résolu de m'en retourner à Glatz auprès de mes anciens camarades d'école, dont quelques-uns

quelques-uns avaient des parens riches qui pouvaient me recevoir ; comme j'ignorais le chemin de la Silésie et que les paysans ne purent me l'indiquer, je parcourais le pays en demandant l'aumône, et c'est ainsi que je suis venu dans cette forêt auprès de vous."

La forestière avait la larme à l'œil en entendant cette histoire si triste. " Voyez, mes petits amis, dit-elle à ses enfans, quel sort vous attendrait si vous perdiez votre père et votre mère ; priez donc le Seigneur pour qu'il vous préserve d'un tel malheur."

" Je suis bien aise de connaître ton histoire, dit le forestier à Antoine ; je vois que tes parens étaient de braves gens. Mais tu dois avoir des papiers ?

—Oui, j'en ai ; ma mère me les a donnés quelques instans avant sa mort, en me recommandant de ne pas les perdre : je vais vous les montrer." Et il tira de sa valise un petit porte-feuille contenant l'acte de mariage de ses parens, son extrait de naissance et l'acte de décès de son père. Cette dernière pièce avait été dressée par l'aumônier du régiment dans lequel son père avait servi avec distinction : le colonel y avait écrit de sa main un témoignage flatteur de la brillante valeur et de la bonne conduite du défunt ; la veuve n'y était pas oubliée."

Le

Le forestier lut ces papiers et en fut satisfait. " Dis-nous maintenant, demanda-t-il à Antoine, te plairais-tu parmi nous ?

—Oui, certainement ; je crois avoir retrouvé mes parens.

—Tu voudrais donc rester avec nous ?

—Oui ; la bonne mère qui m'a donné à souper est aussi douce que maman, et vous, vous êtes aussi bon que papa : vous avez une moustache comme lui. "

Le garde forestier partit d'un grand éclat de rire, tendit la main à Antoine. " Eh bien ! lui dit-il, tu resteras avec nous, je t'adopte pour mon fils, et j'espère que tu seras toujours sage et pieux, et que tu aimeras bien ton nouveau frère et tes petites sœurs. Ma femme t'aimera aussi comme son enfant. "

Antoine, étonné, ne savait que penser de ces propositions ; comme il avait été traité dans différentes occasions avec tant de dureté, il croyait qu'on le plaisantait. Le forestier, voyant son hésitation, lui demanda s'il était décidé à rester avec eux.

" C'est donc sérieusement que vous me demandez cela ?

—Oui, oui, s'écrièrent toutes les voix.

—Alors, je vous remercie un million de fois de ce que vous voulez faire pour moi : Dieu vous le rendra." Et il approcha avec respect de

de ses lèvres la main de son nouveau père, ainsi que celle d'Elisabeth ; ensuite il embrassa les trois enfans, qui tous firent paraître la plus grande joie. Chrétien et Catherine surtout furent heureux d'avoir un petit camarade, et lui témoignèrent beaucoup d'amitié.

" Puisque tu es des nôtres maintenant, lui dit le garde forestier, pense bien à ce que je vais te recommander. Tu vois que Dieu ne t'abandonne point. La benédiction de tes parens est un trésor pour toi. Tu l'as invoqué dans la forêt, et c'est lui qui t'a conduit ici ; c'est lui qui t'a empêché de mourir de froid et de faim. Il a choisi, pour te prouver son amour, la même nuit qui a procuré le salut à la terre : c'est à la crèche si bien illuminée, c'est à notre chant que tu dois l'asile que nous t'offrons ici : peut-être n'aurais-tu jamais trouvé notre maison, si tu avais traversé la forêt en plein jour. Sois donc reconnaissant de ces bienfaits, et souviens-toi toute ta vie de la veille de Noël. Si tu mènes par la suite une vie chrétienne, tu seras toujours heureux."

Antoine promit, les larmes aux yeux, de rester toujours chrétien ; et tombant à genoux devant la crèche, il adressa au Seigneur une petite prière qu'il termina par ces touchantes paroles : " O mon Dieu ! je reconnais que vous avez exaucé les dernières paroles de ma mère,

mère, qui est au ciel avec vous; et moi, de mon côté, je veux observer ce que je lui ai promis : je veux bien aimer mes nouveaux parens et leur obéir.

—C'est bien, s'écria le forestier; si tu es fidèle à ce que tu viens de dire, tu ne t'en repentiras pas, et nous t'aimerons bien aussi." Quelques instans après, Elisabeth conduisit Antoine dans une petite chambre où elle lui avait préparé un bon lit : l'enfant se coucha après avoir fait sa prière, et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, les enfans se rassemblèrent de grand matin autour de la crèche qui leur offrit, ainsi que les jours suivans, ample matière à conversation ; mais ce plaisir faillit être troublé par l'arrivée d'un certain M. de Schilf, qui venait de temps en temps chasser dans la forêt et rendre une petite visite au forestier. Ce jeune homme, qui n'avait pas de religion, se mit à plaisanter sur la crèche, et prétendit que ce n'était là que de la superstition, et qu'on avait tort de mettre de pareilles choses sous les yeux des enfans.

Le garde forestier lui répondit avec beaucoup de franchise que toute la nature étant alors ensevelie dans le deuil, il avait cru devoir procurer à ses enfans cette innocente récréation, en leur retraçant un petit paysage devant lequel

lequel ils pussent s'amuser pendant l'hiver ; que cependant cette raison n'était pas la seule qui l'avait engagé à faire la crèche, mais qu'il en avait une autre plus puissante. " Voyez-vous, monsieur, lui dit-il, nous autres chrétiens nous aimons les fêtes de la religion, parce qu'elles nous rappellent la bonté de notre Dieu. Celle de Noël est, à proprement parler, la fête des enfans : en voyant Jésus-Christ couché dans la crèche, leurs jeunes cœurs s'ouvrent plus facilement à l'amour pour ce divin Sauveur. Considérez ensuite que ce que vous traitez de superstition a cependant inspiré le génie des plus grands artistes ; et je me souviens encore d'avoir vu à Dresde un tableau admirable, vrai chef-d'œuvre, représentant la naissance du Fils de Dieu, et appelé communément *la Sainte Nuit*. Ma crèche n'offre rien de comparable à ce beau tableau, mais elle fait sur mes enfans une bien plus grande impression que tous les chefs-d'œuvre de l'art. Laissez-nous donc, monsieur, à nous autres gens simples, le plaisir de conserver les mœurs et les habitudes de nos pères. Si nous n'avons pas, comme vous autres prétendus philosophes, l'esprit aussi cultivé et la mémoire remplie d'une foule de choses, peut-être inutiles ou même dangereuses, du moins nous cherchons à préserver nos cœurs du péché et à

vivre dans l'innocence, et je crois que cela est au moins aussi agréable à Dieu, et l'emporte même sur une vaine science qui enfle et qui ne sert souvent qu'à causer la perte des âmes."

Le pauvre jeune homme, terrassé par ces observations si pleines de justesse, ne sut que répondre, et s'esquiva promptement.

CHAPITRE III.

La famille du garde forestier.

Le brave homme qui avait adopté le petit Henri était depuis long-temps forestier, et se distinguait dans le pays par sa conduite chrétienne. Complaisant envers tout le monde, il remplissait avec scrupule les fonctions de sa charge, et montrait dans toutes les circonstances le plus grand dévouement aux intérêts de son prince. Jamais il ne sortait de sa maison qu'après avoir fait sa prière en commun avec sa femme et ses enfans: le soir il ne prenait jamais son repos qu'après avoir de même élevé son âme à Dieu. Souvent il disait à ses enfans, que ce serait le comble de l'ingratitude que de manquer à prier Dieu, qui leur donne tous les jours la nourriture, qui leur conserve la vie et qui répand ses grâces sur eux.

Un

Un jour, M. de Schilf vint le voir au moment où l'on allait se mettre à table. Le forestier lui demanda s'il voulait partager avec eux le repas frugal : le jeune homme accepta et prit sa place sans prier. " Comment donc, lui dit le maître de la maison, vous vous mettez à table sans prier Dieu ? C'est ainsi qu'agissent les sangliers de la forêt qui avalent les glands sans s'occuper de celui qui les fait croître.

—Je n'attache aucune importance à tout cela, répondit le jeune homme, d'un ton d'arrogance.

—C'est là le tort que vous avez ; car ce qui tend à nous rendre meilleurs n'est jamais sans importance. La piété est utile à tout ; outre les promesses de cette vie, elle contient encore celles de la vie future. Je sais par expérience que l'oubli de Dieu n'a jamais produit que du mal : si donc vous voulez manger avec nous, priez aussi avec nous, qui n'aimons pas à nous trouver avec des gens qui vivent comme des païens. Je pense bien que vous en agissez ainsi par légèreté et non par conviction ; vous vous êtes quelquefois trouvé avec d'autres étourdis, et vous avez cru que c'était du bon ton de ne pas prier avant ses repas. Oh ! le bon ton qui bannit l'amour de Dieu du cœur de ses enfans ! "

Le jeune de Schilf se leva tout confus et pria.

Le

Le brave forestier ne connaissait pas de plus grand bonheur que de se trouver au sein de sa famille. Souvent le soir, en rentrant, il s'asseyait au milieu de ses enfans, et leur racontait quelques histoires amusantes pour leur inspirer l'amour de la religion et de la vertu. Quelquefois il prenait sa harpe et accompagnait sa femme, qui avait une fort belle voix ; les enfans chantaient de même, et il leur apprit différens cantiques par cœur.

La forêt qu'il habitait dépendait du village d'Eschental, dont ses enfans fréquentaient l'école. Chrétien et Catherine y allaient pendant la belle saison, et Antoine les y accompagna. Bientôt ce dernier fit de grands progrès et surpassa tous ses camarades : il aimait singulièrement à s'occuper ; et lorsque le soir le père était de retour de ses courses et faisait rendre compte aux enfans de ce qu'ils avaient appris pendant la journée, c'était toujours Antoine qui répondait le mieux ou qui montrait la plus belle écriture ; son calcul était toujours exact ; c'était encore lui qui lisait le mieux.

Le dimanche était toujours consacré au repos : jamais le forestier ne se serait permis le moindre travail ce jour-là. La mère et les enfans assistaient de grand matin à la messe, et à leur retour le père prenait son bâton et y allait

allait aussi. Quand le temps était beau, la mère conduisait ses enfans au catéchisme et aux vêpres, et à leur retour le père leur avait préparé un petit goûter, après lequel on allait s'asseoir sous un magnifique orme tout près de la maison. " Que la forêt est belle, disait Antoine, en contemplant cette charmante verdure ! On dirait que le dimanche ajoute encore à ce tableau imposant. Ce silence qui règne ici, et qui n'est interrompu que par le chant des oiseaux et le frémissement des feuilles, a quelque chose de ravissant. On croirait être dans un temple dont les arbres forment les colonnes, et les sombres voûtes qu'ils produisent, le dôme majestueux. Oui, l'univers entier est un temple élevé à la gloire du Seigneur où tout nous prêche sa grandeur et son amour.

—Tu as raison, Antoine, répondait le forestier ; l'univers est un temple élevé à la gloire de Dieu ; mais il ne faut point conclure de là qu'on peut se contenter de regarder les arbres et les beautés de la nature, pour se croire affranchi de tout autre culte envers lui : c'est dans les églises que le Seigneur veut être plus particulièrement adoré ; c'est là que Jésus-Christ réside dans le sacrement de son amour ; c'est là que les ministres des autels annoncent la parole du salut, enseignent la vérité,

vérité, et nous apprennent nos devoirs. Ayez donc soin, mes enfans, lorsque vous assistez aux offices, de bien écouter les instructions du prédicateur, afin d'en profiter et devenir de jour en jour meilleurs."

Ce bon père apprit, dans ses momens de loisirs, à ses enfans à connaître les différens arbres, ainsi que les nombreuses plantes qui couvraient le sol, en leur expliquant leurs diverses qualités et les avantages qu'on peut en tirer. Souvent, pendant la belle saison, la mère dressait la table pour le souper sous un grand tilleul, et après le repas, son mari se faisait apporter sa harpe et en jouait, ce qui attirait quantité d'oiseaux autour d'eux. Les enfans étaient heureux quand ils entendaient ainsi le ramage des chantres ailés perchés sur les branches des arbres. Antoine surtout était au comble du bonheur dans cette maison, où régnaient la piété avec l'amour du travail, l'union avec le contentement. A mesure qu'il avançait en âge, il ne cessait de bénir le Seigneurs de l'avoir conduit au milieu d'une famille si respectable. Il sut apprécier tout ce qu'on faisait pour lui, et se montra constamment reconnaissant envers ses parens adoptifs. Lorsque le père rentrait le soir, Antoine se tenait à la porte de la maison, et dès qu'il l'apercevait, il se précipitait à sa rencontre, prenait

prenait son fusil et sa giberne : de retour à la chambre, il lui présentait ses pantoufles et sa capote grise.

Il avait les mêmes attentions pour la mère, à laquelle il apportait le bois et l'eau nécessaires au ménage, et faisait mille autres choses pour la soulager.

Par la suite, il se rendit utile à son père en mettant en couleur les plans que le forestier dresssait : il écrivit sur chaque plan en gros caractères le nom de la forêt qu'il représentait, y peignait une couronne de verdure ou un arbre, selon le bois qui s'y trouvait. Son esprit se développa de plus en plus, et il dessina lui-même les plans, au grand contentement de son père. A chaque plan il ajoutait un ornement : tantôt c'était un chêne sous lequel un sanglier dévorait des glands : tantôt un sapin aux branches duquel était attaché un écusson avec le nom de la forêt ; tantôt un rocher tapissé de mousse et au pied duquel était couché un cerf.

Ces petits succès enhardirent Antoine, qui s'appliqua à cultiver ses dispositions pour le dessin. Tous ses momens étaient consacrés à peindre tous les objets qui se présentaient à son imagination : la jolie maison jaune avec ses volets verts, habitée par le forestier, lui avait déjà fourni matière à exercer son talent naissant. Il avait de même dessiné plusieurs

des

des plus beaux sites de la forêt, une foule de paysages, d'animaux et d'oiseaux.

La petite église du village d'Eschenthal, ainsi que le presbytère, n'avaient pas été oubliés, et Antoine mit dans un porte-feuille la collection de ses petits essais, que la forestière ne manquait jamais de montrer à toutes les personnes qui venaient la visiter. Cette vertueuse femme ne tarissait point à faire l'éloge du jeune garçon, qu'elle proposa plus d'une fois pour modèle à ses enfans.

Antoine était en effet un charmant enfant : son exemple influa puissamment sur la conduite de ses frères et sœurs adoptifs, qui devinrent de plus en plus complaisans, et obéissaient avec bien plus de promptitude quand ils voyaient le petit étranger si actif et si honnête, prévenant même les désirs de leurs parens.

CHAPITRE IV.

Une rencontre dans la forêt.

Un jour d'automne, le garde forestier donna à Antoine quelques bécasses pour les porter au château de Felseck, situé dans le voisinage de la forêt, et qui était une maison de plaisance du

du prince. L'intendant avait reçu quelques visite de la ville, et désirait avoir du gibier.

A une petite distance du château, et à deux pas du chemin qui y conduisait, Antoine passa devant une superbe cascade qui se précipitait du haut d'un rocher blanchi de son écume, et dont l'onde se perdait sous la mousse, pour reparaître réunie en un petit ruisseau coulant tranquillement sous les sombres sapins. Attiré par le bruit que faisait l'eau en tombant, Antoine s'éloigna du chemin pour contempler ce spectacle enchanteur, lorsqu'il vit un monsieur dessinant la cascade. La curiosité le porta à s'en approcher. Il regarda le joli dessin et s'écria : " Ah ! monsieur ! quel talent vous avez pour reproduire sur le papier cette beauté de la nature ! quelle fidélité ! quelle ressemblance ! que cette eau est bien imitée ! que cette mousse, ces rochers et cette écume font un bel effet ! On croit voir les objets en nature, on voudrait les toucher ; et ces sapins, avec quelle grâce ils s'élèvent et couronnent le paysage ! Mais ce qui me frappe surtout, c'est ce cerf qui se désaltère au ruisseau : que sa pose est légère ! Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi parfait. J'ai dessiné des cerfs, mais ils paraissent morts en comparaison de celui-ci.

Tu es donc aussi un petit peintre ? lui dit le monsieur en souriant, et en l'examinant avec attention.

Oui,

—Oui, monsieur, et comme on a applaudi mes essais, je me croyais bien habile ; mais maintenant je vois que je ne sais rien du tout.

—Je voudrais cependant voir tes ouvrages. Où demeures-tu ? Dis-moi le nom de tes parens, j'irai te voir.

—Monsieur, je n'ai plus de parens ; je demeure chez le forestier Grünenwald, qui m'a recueilli.

—Tu es donc allié à sa famille ? peut-être son neveu ?

—Non, monsieur, je suis étranger à ce pays, et je n'avais jamais vu ces gens estimables, qui me traitent comme leur enfant." Et Antoine raconta au peintre toute son histoire.

" Le forestier Grünenwald paraît être un brave homme, d'avoir exercé une si généreuse hospitalité envers toi. En entrant tu le salueras de ma part, et lui diras que demain dans la matinée je me présenterai chez lui, et que nous causerons ensemble."

Antoine salua le peintre et partit.

Cet honnête artiste s'appelait Riedinger, et se trouvait depuis quelques jours au château de Felseck, pour y restaurer plusieurs vieux tableaux dont le prince était fort amateur. Il profita de son séjour pour faire quelques excursions dans les montagnes et y dessiner des points de vue. Il se rendit en effet chez le forestier

forestier le lendemain du jour où il avait vu Antoine, et lia conversation avec lui. Il demanda à voir l'ouvrage du jeune garçon que la mère ne cessait de lui vanter. Antoine se cacha, n'osant montrer ses dessins. Enfin il les chercha. M. Riedinger les examina les uns après les autres, et fut obligé de convenir que, malgré les nombreux défauts qu'ils renfermaient, ils étaient bien, surtout quand on considérait que l'enfant n'avait jamais reçu de leçons. " Je vois, ajouta-t-il, qu'Antoine est destiné par la nature à devenir un excellent peintre : il ne s'agit plus que de cultiver ses dispositions. Savez-vous quoi ? Confiez-moi ce garçon : je le formerai, et il vous causera un jour de la satisfaction."

Le forestier lui répondit qu'il y consentait, d'autant plus qu'Antoine, ayant alors quatorze ans, ne pouvait plus rien apprendre à l'école d'Eschenthal, et que, n'étant pas d'une complexion assez robuste pour être militaire, il fallait lui choisir un état quelconque. " Ainsi, monsieur Riedinger, si vous espérez en faire un jour un bon peintre, emmenez-le en ville ; mais je désirerais savoir ce que vous pourriez exiger pour vos leçons.

—Est-ce que vous plaisantez ? Vous demander quelque chose ? Ne m'avez-vous pas donné l'exemple de la générosité, en accueillant un

un pauvre orphelin auquel, depuis six ans, vous avez servi de père? Une bonne action en vaut bien une autre. Ainsi c'est une affaire décidée: dès que j'aurai terminé ma besogne au château de Felseck, je repasserai par ici, et j'emmènerai Antoine avec moi. Préparez-lui ses petits effets."

Antoine fut au comble du bonheur en apprenant cette décision; il se mit à sauter dans la chambre; mais quelques jours après, lorsque la voiture vint le prendre, son courage l'abandonna, et il se mit à pleurer. Alors le forestier lui dit: " Ne t'afflige pas ainsi de ton départ, cher Antoine; la ville que tu vas habiter n'est pas bien éloignée d'ici; nous irons souvent te voir, et tu pourras facilement partir tous les samedis soir et passer les dimanches avec nous. Vous le lui permettrez? dit-il à M. Riedinger.

—Oui, oui, et je l'accompagnerai moi-même quelquefois, si cela ne vous contrarie pas.

—Surtout, dit Elisabeth, qu'il ne manque pas de passer tous les ans les fêtes de Noël avec nous."

On s'embrassa, et le bon forestier donna plusieurs avis à Antoine, qui les écouta les larmes aux yeux, et partit enfin après avoir bien remercié ses parens adoptifs de tout ce qu'ils avaient fait pour lui.

Le peintre remplit en ville toutes les promesses

messes qu'il avait faites au forestier, et prit un soin particulier d'Antoine. Ce fut un vrai plaisir pour lui de former un élève qui s'annonçait si bien. Souvent il alla voir le forestier, et quelquefois il passa plusieurs jours chez lui, et mena Antoine dans les montagnes pour lui faire dessiner différens paysages sous ses yeux. Il était toujours fort content de son élève, et dit un jour au forestier : " Je suis enchanté de ce jeune homme, qui deviendra plus tard plus habile que moi."

Plusieurs années se passèrent ainsi, et Antoine, qui avait singulièrement grandi, vint avec son maître célébrer les fêtes de Noël auprès de ses parens. Après le souper, lorsque tous les enfans se furent retirés, M. Riedinger dit au forestier et à Elisabeth qu'il avait quelque chose à leur dire : ils le prièrent de parler.

" Le jeune homme, leur dit-il, n'a plus rien à apprendre dans mon atelier ; pour étendre ses connaissances, il lui faudra voyager en Italie et aller s'établir pendant quelques années à Rome, où il trouvera de quoi s'occuper. Il est vrai que ce voyage coûtera fort cher, mais on ne saurait mieux employer son argent. Mes moyens ne me permettent pas de faire les frais d'une pareille excursion ; cependant je suis décidé à faire tous les sacrifices qui n'excèdent pas mes forces pour y contribuer : ensuite

suite Antoine gagnera lui-même quelque chose. Depuis long-temps j'ai combiné mon plan à ce sujet : les divers ouvrages du jeune homme ont été vendus et très-bien payés ; je lui ai réservé cet argent, qui sera affecté à son voyage ; mais la somme n'est pas assez forte. Pourriez-vous y ajouter quelque chose pour terminer cette bonne œuvre ?"

Le forestier regarda sa femme pour savoir ce qu'elle pensait. Elisabeth fit un signe de tête que son mari comprit.

" Oui, dit enfin le père d'Antoine, je consens à faire quelque chose, si cela ne dépasse pas mes moyens : vous savez que j'ai encore trois enfans et qu'il faut songer à leur avenir."

On calcula aussitôt la somme à laquelle pourraient s'élever les frais du voyage, et il fut décidé qu'Antoine partirait pour l'Italie au commencement du printemps. Le lendemain, Antoine et son maître retournèrent en ville.

Le forestier et sa femme préparèrent les effets de voyage du jeune homme, et lui firent confectionner plusieurs habillemens en drap, des chemises et tous les autres objets nécessaires. Antoine vint lui-même mettre tout dans la malle de son père, et ne put assez se louer des attentions de cette estimable famille, qui le dotait si richement. La malle fut expédiée d'avance à l'adresse d'un peintre auquel M. Riedinger

Riedinger eut la bonté de recommander son élève, et Chrétien prêta à ce dernier une jolie valise pour le voyage qu'Antoine se disposait à faire à pied.

Enfin arriva le jour du départ. La bonne forestière avait eu soin de préparer un bon dîner ; mais au lieu de la joie qui présidait ordinairement à ces réunions, ce jour-là, il régna pendant tout le repas un silence attristant. Le père crut devoir le rompre, et dit à sa famille : " Ne soyez donc pas si tristes, mes amis, et ne pleurez pas : il n'y a plus rien à changer à tout cela ; car quand les fils sont devenus grands, il est nécessaire qu'ils voyagent, et vous aussi, mes filles, vous allez peut-être bientôt quitter vos parens. Ce qui nous console, c'est la pensée d'être toujours unis en esprit et par l'amour que nous nous portons. Notre séparation n'est que momentanée, puisque nous devons nous revoir un jour, soit dans ce monde, soit au ciel, où nous ne nous séparerons plus."

Il fit ensuite apporter une bouteille de bon vin, et but avec ses enfans à la santé d'Antoine et à la prospérité de ses affaires. " C'est à la vôtre, répondit le jeune homme tout ému, que je dois boire ; et comment pourrai-je jamais reconnaître les services immenses que vous m'avez rendus ? Ma vie entière ne suffirait pas pour vous témoigner toute ma gratitude

Je

Je prie sans cesse Dieu de me fournir l'occasion de vous prouver un jour que vous n'avez pas obligé un ingrat." Ces paroles, prononcées avec attendrissement, firent une profonde impression sur tout le monde. "Oui, cher Antoine, dit le père, nous faisons beaucoup pour toi, tu le sens toi-même; et quand je pense à tes frères et sœurs, je serais presque tenté de dire que nous faisons trop; mais je ne te le reproche pas. Moi et ma femme nous serons bientôt au terme de notre carrière; j'espère que nous aurons du pain tant que nous vivrons: si un jour le bon Dieu bénit tes entreprises, et que tu sois dans le cas de soulager ton frère ou tes sœurs, ne les oublie point.

—O mon père! lui répondit Antoine en essuyant ses larmes, me croyez-vous capable d'une telle noirceur? Non, jamais le souvenir de vos bienfaits ne s'effacera de mon cœur. Je voudrais déjà être à même de payer les dettes que j'ai contractées envers vous tous.

—Je le crois, Antoine, et je compte sur toi: mais il est temps de partir. Mets-toi à genoux, je vais te donner ma bénédiction."

Antoine s'agenouilla devant son père adoptif, qui éleva au ciel ses yeux humides de pleurs, bénit le jeune homme en disant: "Que le Seigneur soit ton guide; qu'il protége tes sentiers, te préserve du mal, et te ramène un jour

pieux

pieux et vertueux au milieu de nous ! " La mère et les enfans répondirent en larmes : " Ainsi soit-il."

Cette action offrit quelque chose de touchant et de solennel : on eût dit un des anciens patriarches entouré de sa famille.

Le père releva Antoine, le pressa contre son cœur en disant : " Partout où tu te trouveras, mon fils, songe que Dieu te voit, et qu'il découvre même jusqu'aux plus secrètes pensées de ton cœur. Sache toujours te conduire en chrétien, et pense souvent que tôt ou tard tout doit finir ici-bas, et que l'éternité nous attend. Fuis le mal et évite le péché, ainsi que les occasions dangereuses. Souviens-toi que les plaisirs de ce monde sont trompeurs et cachent un poison funeste. Pour t'épargner des remords, suis les préceptes de la religion, et tu ne t'égareras jamais.

—Oui, dit à son tour la forestière en embrassant Antoine, reste toujours bon ; aime toujours Dieu. Tu vois mes larmes, et lorsque tu te sentiras attiré au mal, rappelle-toi-les, et ce souvenir t'arrêtera sur les bords de l'abîme. Jusqu'à ce jour ta conduite nous a causé de la joie ; j'espère que tu continueras à vivre en pays étranger comme tu as vécu parmi nous. Si jamais nous venions à apprendre que tu t'es laissé entraîner au mal, tu nous plongerais le

poignard

poignard dans le cœur. Souviens-toi sans cesse des dernières paroles de ta mère, et n'afflige pas tes bienfaiteurs."

Antoine partit donc accompagné de toute sa famille. A l'issue de la forêt il se séparèrent, et le jeune voyageur prit le chemin de la ville. Souvent il se retourna, et salua de son chapeau le forestier et les enfans qui lui répondaient en agitant leurs mouchoirs blancs. Enfin un côteau boisé le déroba aux regards de ses amis, qui s'en retournèrent tristes et en silence chez eux.

CHAPITRE V.

Un présent.

Déjà deux fois le forestier et sa famille avaient célébré la fête de Noël depuis le départ d'Antoine pour l'Italie. La troisième veille était arrivée, et le vieux garde revint de bonne heure à la maison avec son fils. Le temps était froid, et le soleil allait se coucher. Les carreaux des fenêtres se couvraient de glace, lorsque le forestier déposa son fusil et s'assit dans son antique fauteuil en attisant le feu du poêle. Bientôt la flamme s'éleva et éclaira

éclaira la chambre ainsi que les fenêtres, qui brillaient comme des diamans.

Elisabeth vint trouver son mari et s'assit à côté de lui.

" Est-il arrivé une lettre de Rome? demanda-t-il.

—Non, mon ami; il paraît qu'Antoine nous a oubliés cette année.

—Cela me fait de la peine; car ses lettres m'intéressaient beaucoup, surtout ce jour-ci qui nous rappelle son arrivée au milieu de nous. Que fait donc ce jeune homme en Italie? Il ne pense donc plus à nous?"

Il continuait à se lamenter, lorsque la porte s'ouvrit, et qu'on vit entrer un homme portant une énorme caisse en sapin; le messager présenta en même temps une lettre au forestier.

" C'est probablement un miroir? dit Catherine.

—Je n'en sais rien, répondit l'étranger: c'est M. Riedinger qui m'a remis tout cela.

—M. Riedinger! s'écria le forestier: serait-il arrivé un malheur à notre pauvre Antoine?" Il décacheta la lettre à la hâte, et la parcourut à la lueur de la flamme pétillante. " Que Dieu soit loué! reprit le père joyeux; Antoine ne nous a pas oubliés et nous envoie nos étrennes de Rome. C'est un tableau qu'il a adressé à M. Riedinger, avec prière d'y faire

mettre

mettre un cadre doré, et de nous le faire parvenir ensuite pour la fête de Noël. M. Riedinger me marque que c'est un chef-d'œuvre. Ah! que je voudrais voir Antoine pour l'embrasser!"

Catherine donna ensuite un verre de vin au messager et le récompensa de sa peine. Quand cet homme fut parti, le forestier appela tout son monde autour de lui. Louise apporta de la lumière, et le père lut à haute voix la lettre d'Antoine.

" Mes très-chers parens,

" Je vous adresse avec cette lettre un petit cadeau pour vos fêtes de Noël: c'est un tableau que j'ai soigné pour vous faire plaisir et vous faire connaître mes progrès: plusieurs artistes qui l'ont examiné m'ont fait compliment de mon travail. Je désire de tout mon cœur qu'il vous cause une joie pareille à celle que j'ai éprouvée lorsque je vis la belle crèche en entrant pour la première fois chez vous la veille de Noël.

" Quel bonheur pour moi, si je pouvais accompagner ce tableau et vous le présenter moi-même! Je suis ici dans un pays délicieux. Ma lettre est écrite en novembre, à une époque où la contrée que vous habitez sent déjà toutes les rigueurs de l'hiver: il me semble voir votre toit

toit et les arbres de la forêt couverts de neige, tandis qu'ici nous jouissons d'une température douce, et que nous avons sous les yeux des orangers et des citronniers en fleurs. Et cependant, le croiriez-vous ? Dans ce pays si favorisé par la nature, je regrette votre habitation champêtre dans laquelle j'ai coulé les plus heureux jours de ma vie.

" C'est à vous que je dois le bonheur d'avoir vu la belle Italie, et que je devrai un jour mon avenir, si jamais je parviens à me faire une réputation comme peintre. C'est la vue de votre crèche qui a fait naître dans mon âme le désir de peindre la nature. Jamais je n'ai oublié l'impression qu'elle fit sur moi, et tous les chefs-d'œuvre que j'admire ici ne me causent pas autant de surprise que l'aspect de ce charmant paysage. Les années de l'enfance ont un charme qui embellit tout : c'est dommage qu'elles s'écoulent avec tant de rapidité.

" Lorsque vous lirez ma lettre auprès du poêle bien chaud, je me trouverai en esprit au milieu de vous ; je prendrai part à votre joie. Mon cœur tressaille encore de bonheur, quand je me représente mon entrée chez vous pendant une soirée glaciale, pouvant à peine me tenir sur mes jambes et succombant presque de faim et de froid ; comme alors ma respectable mère me donna une nourriture chaude, et

comme

comme plus tard vous m'adoptâtes pour votre fils, et comme mon cher frère Chrétien et mes aimables sœurs Catherine et Louise me donnèrent des pommes, des noix et des gâteaux. Tout cela est encore présent à ma mémoire, comme si c'était arrivé hier.

" O mon père chéri! ô ma tendre mère! je couvre de baisers d'amour et de reconnaissance vos mains : j'embrasse bien mon frère et mes sœurs, et je soupire après le moment où il me sera permis de vous dire de vive voix combien vous aime et vous vénère celui qui est pour la vie

" Votre tout dévoué et reconnaissant fils,

" ANTOINE. "

Rome, ce 15 novembre 1756.

" Eh bien, mes amis, voilà une lettre bien tournée, dit l'heureux père, en essuyant une larme. Je ne regrette rien de tout ce que nous avons fait pour cet excellent jeune homme. Je n'aurais jamais cru qu'il nous donnerait un jour tant de satisfaction. Mais il faut aller souper ; après avoir mangé nous ouvrirons la caisse pour examiner le tableau.

—Oh! non, s'écrièrent-ils tous, il faut voir cela tout de suite ; nous mangerons plus tard."

Louise chercha encore une lumière, pendant que Chrétien se mit à déballer la caisse.

" Dieu!

" Dieu! que c'est joli! Voyez donc les charmantes couleurs! que ces formes sont gracieuses! quel beau travail!"

Ainsi s'extasièrent ces braves gens. Alors le forestier prit le tableau et le plaça sur une table; Louise posa les deux lumières à côté, et chacun admira à son aise la magnifique peinture. La bonne Elisabeth pleura de joie: " Jamais je n'aurais supposé que notre pauvre Antoine eût été capable de faire un si beau tableau. Regardez donc l'enfant Jésus: que son sourire est expressif et doux! on dirait que dès sa naissance il cherche déjà à attirer les hommes à lui. Et la Sainte Vierge, à genoux devant lui, jetant un regard d'amour et de tendresse sur celui qui était l'espérance du monde, le soutenant d'un bras, tandis que son autre main repose sur son cœur, comme pour marquer son bonheur! L'aspect de cet enfant en apparence si faible lui fait oublier qu'elle l'a mis au monde dans une crèche. Et Saint Joseph! qu'il est bien représenté! que sa figure respire la bonté! Et ces bergers! quel air de simplicité on remarque en eux! Et ces anges! que tout cela est beau! Et ces regards de lumière qui environnent le divin enfant! Il faudrait n'avoir pas de cœur pour ne pas être ému à la vue de tant de perfection.

—Oui, mon épouse, tu as raison: ce tableau fait

fait aussi une profonde impression sur mon cœur. Je vais essayer de vous communiquer quelques-unes des idées qu'il m'a suggérées.

" Portons d'abord nos regards sur l'enfant Jésus. Oublions pour quelques momens son origine céleste et n'envisageons que sa naissance temporelle. Le voilà couché sur un peu de paille, pauvre, dénué de tout, et enveloppé de langes comme le fils de gens malheureux ; sa mère, pleine de tendresse, l'entoure de soins, et le père nourricier se tient tout auprès comme pour protéger l'une et l'autre et se dévouer à leur existence. De bons parens, des enfans soumis et reconnaissans, n'est-ce pas un spectacle agréable aux anges et aux hommes? En regardant ce tendre nourrisson couché dans une crèche, ne devez-vous pas vous dire, mes enfans : " Et moi aussi j'étais autrefois faible et souffrant, incapable de me soulager moi-même! Sans les soins que mes parens m'ont prodigués, je serais mort à l'instant même où je vis le jour ; mais on pourvut à mes besoins, et ma mère avait préparé d'avance les langes filés et travaillés de ses mains. Nuit et jour elle ne m'abandonnait pas. Pendant mon sommeil elle veillait sur moi ; elle sacrifiait son repos à mon bien-être, tandis que mon père s'occupait de mon entretien. Remerciez souvent le Seigneur de vous avoir fait naître de parens qui

qui connaissaient leurs devoirs. C'est lui qui a mis dans le cœur de votre mère ce sentiment inexprimable qu'on appelle l'amour maternel, qui a inspiré à vos parens l'affection qu'ils vous portent. N'oubliez jamais ce que vous leur devez à cet égard. Un enfant qui méconnaîtrait tout ce que ses parens ont fait pour lui, serait un être dépourvu de sentimens.

" Continuons maintenant à examiner les autres particularités du tableau. Voyez ce bœuf et cet âne! comme ils ont l'air stupide! leur bouche entr'ouverte annonce qu'ils ne demandent que de la nourriture : c'est à cela que se bornent tous leurs désirs. On ne peut regarder l'homme placé à côté d'eux sans reconnaître sa supériorité et sa haute destinée. Lui, ressemble plutôt aux anges du ciel ; car il est le roi de la terre, le chef-d'œuvre de la création, et le seul être sur la terre capable de s'élever par la pensée jusqu'à son Créateur. Quoiqu'il naisse faible et infirme, qu'il ne se développe que lentement, qu'il meure et retourne en poussière, son âme immortelle ne périt point et va rejoindre Dieu, qui lui assigne la place qu'il a su mériter par ses œuvres. L'homme qui meurt dans la grâce du Seigneur échange cette vie fragile contre une éternité bienheureuse, et entre dans la société des anges, si bien représentés ici à la naissance de Jésus-Christ.

" Le

" Le peintre a ajouté un agneau et une corbeille remplie de fruits. Le mouton est le symbole de la douceur et de l'innocence ; les fruits sont des dons de la terre : comme cet agneau, nous devons tous couler nos jours dans l'innocence et offrir au Seigneur nos cœurs comme des présens, qui, toutefois, ne lui seront agréables que quand ils seront enrichis de vertus.

" Le lieu dans lequel naquit Jésus, la pauvre étable, a aussi sa signification. Le Fils de Dieu a vu le jour dans un misérable réduit pour montrer à l'homme qu'il n'est pas destiné à vivre dans des palais, et que le bonheur ne consiste pas dans les grandeurs, ni dans le faste et l'opulence. Il ne faut pour être heureux ni demeures somptueuses, ni riches étoffes, ni équipages : Jésus-Christ a méprisé tout cela en naissant dans la pauvreté, il a relevé par son exemple un état si abject aux yeux de la terre.

" Reportons maintenant notre attention plus haut, et considérons la naisssance de cet enfant comme le commencement de notre bonheur réel. Jésus, le fils du Tout-Puissant, égal à son père, éternel et infiniment heureux, a daigné se faire homme pour racheter le genre humain tombé dans le malheur et dans la disgrâce par la faute de notre premier père Adam. Il se fit le médiateur entre le ciel irrité et la terre

terre coupable. Il naquit dans la misère pour mourrir sur une croix comme un vil criminel ; et cependant il parvint à changer la face du monde par la vertu de sa toute-puissance, malgré les obstacles que lui opposèrent les païens, les Juifs, les mauvais chrétiens et les philosophes. Son Evangile a éclairé l'univers et dissipé ces erreurs monstrueuses qui faisaient la croyance des peuples avant son arrivée.

" Telles sont les idées salutaires que produit en nous l'aspect de ce tableau. Regardez bien : la nuit est répandue sur la surface du monde ; mais cette obscurité était une image de ces ténèbres bien plus épaisses qui obscurcissaient les intelligences. Jésus est la lumière du monde qui éclaire l'homme par sa grâce, par les dogmes et la morale toute céleste qu'il est venu enseigner. Les mortels étaient plongés dans le péché, partout les vices les plus grossiers élevaient leur tête hideuse, partout, à l'exception de la Judée, un culte impie et infâme ravissait au vrai Dieu la gloire qui n'était due qu'à lui seul : des divinités mensongères recevaient l'encens des hommes, et les passions les plus grossières avaient leurs autels. Jésus vint corriger toutes ces impiétés et annoncer l'abolition de ces ridicules extravagances, en leur substituant ces sublimes vérités que quelques sages de la Grèce avaient pressenties, mais

mais à la hauteur desquelles ils ne purent s'élever par les seules lumières de la raison. Aussi remarquez avec moi quel bonheur brille dans les traits des personnes qui entourent sa crèche : celui qui allait délivrer les mortels du joug du péché et de la mort éternelle, devait répandre la joie à sa naissance même. Ces personnes représentaient alors le genre humain ; car le divin Enfant, en recevant le nom de *Jésus*, c'est-à-dire de libérateur, allait délivrer tous les peuples et leur ouvrir les portes du ciel. A ses yeux il ne devait plus y avoir de Grecs ni de Romains, de Scythes ni de Barbares, mais des hommes appelés à la sainteté, réunis par les liens d'une commune charité, servant le même Dieu et appelés aux mêmes destinées éternelles. C'est pourquoi les anges se réjouirent en entonnant un cantique d'allégresse, et en annonçant la paix aux hommes de bonne volonté. L'œuvre du Fils de Dieu subsiste encore. Combien d'empires fondés par de puissans conquérans se sont écroulés depuis dix-huit cents ans ! Et cependant le royaume spirituel de Jésus-Christ dure et se maintient au milieu de ce choc continuel. Plusieurs fois des insensés ont entrepris d'arrêter les progrès du christianisme et de détruire l'ouvrage de notre Sauveur ; tous leurs efforts n'ont abouti qu'à les couvrir de honte et à faire

connaître

connaître leur impuissance. Ils ont osé nier les bienfaits de la religion chrétienne, et la voix des siècles leur a imposé silence en étalant à leurs yeux les innombrables services que l'Evangile a rendus à la terre. L'esclavage, les sacrifices humains et toutes les autres abominations du culte païen abolis, les temples érigés au vrai Dieu, la vertu remise en honneur, l'agriculture ranimée, les sciences et les arts tirés de l'oubli, les hôpitaux fondés, les pauvres soulagés, l'ignorance bannie des familles, le pardon assuré au repentir, une foule d'institutions charitables établies partout pour le bien de l'humanité ; enfin la terre régénérée par la douce influence du christianisme : voilà les fruits de la naissance de Jésus-Christ, voilà les bienfaits de sa religion, bienfaits qu'il n'est pas plus possible de méconnaître que la lumière du soleil en plein midi. C'est la réponse que l'Evangile fait à ses détracteurs ; c'est ainsi qu'il se venge de ses ennemis en opérant le bien. Encore de nos jours, le christianisme est prêché à des peuplades sauvages dont il adoucit les mœurs et réforme les mauvais penchans.

" Que de considérations je pourrais encore développer devant vous, mes amis, si je voulais continuer à fixer votre attention sur tout ce que nous devons au Fils de Dieu dont cette nuit nous

nous rappelle la glorieuse naissance ! Ce divin enfant nous a apporté la paix et la grâce, le bonheur et la joie : il est la pierre angulaire sur laquelle repose l'édifice de notre foi et de nos espérances ; il est l'ancre de notre salut ; quiconque n'amasse point avec lui, dissipe ; quiconque ne croit pas en lui, sera confondu.

" Ce tableau d'Antoine, le plus joli cadeau qu'on eût pu nous faire, sera donc un puissant avertissement qui nous retracera sans cesse l'amour de Jésus-Christ pour nous, et nos obligations envers lui. Remplissons-les avec fidélité et efforçons-nous de lui plaire sans cesse par une vie sainte ; c'est le seul moyen de reconnaître ses bienfaits et d'honorer dignement sa naissance."

CHAPITRE VI.

Malheurs du forestier.

La famille du forestier avait vécu heureuse et tranquille depuis le départ d'Antoine pour l'Italie. Son fils était devenu grand et vigoureux, ses filles lui donnaient beaucoup de satisfaction par leur conduite sage et chrétienne ; mais le père sentit ses forces diminuer, et la vieillesse

vieillesse l'avertit qu'il fallait bientôt songer à résigner sa place à son fils. Le prince régnant allait chaque année, pendant l'automne, passer une quinzaine de jours au château de Felseck, où il se livrait au divertissement de la chasse. C'était un homme très-doux et affable, qui écoutait toujours avec bienveillance ses sujets. Un jour il vint chasser dans la forêt à laquelle Grünenwald était proposé. Il la parcourut en tout sens, et fut très-content de la voir en bon état. Il aperçut le forestier, s'approcha de lui, et lui dit en frappant sur son épaule : " Eh bien, brave Grünenwald, comment va votre santé ?

—Votre Altesse me fait beaucoup d'honneur, lui répondit le garde ; je commence à devenir vieux, et je songe à confier mon emploi à un homme plus vigoureux que moi.

—Je vous comprends : vous voudriez céder votre place à votre fils qui est là-bas : ce jeune homme a des titres ; il est bon chasseur et bon forestier. J'ai eu lieu d'être satisfait de vous et de lui ; ainsi ne vous inquiétez pas ; personne n'aura votre emploi que lui ; mais comme vous n'êtes pas encore si caduc, vous continuerez encore pendant quelque temps vos fonctions avec votre fils, afin de le former tout-à-fait. Je crains qu'un uniforme brodé d'or ne le rende un peu présomptueux à l'âge où il est. Ainsi, c'est une chose convenue.

J'aurais

—J'aurais encore une grâce à demander à Votre Altesse.

—Parlez.

—Mon fils désirerait se marier avec la fille du forestier Bach, avec lequel j'étais très-lié depuis mon enfance. Ce brave homme vient de mourir, ainsi que sa femme : leur fille est seule et ne sait que devenir ; elle n'est pas riche, mais sage et bonne chrétienne ; elle aime le travail, et je crois qu'elle fera une excellente mère de famille, n'ayant pas de prétentions. C'est ce qu'il faudrait à mon fils.

—Eh bien ! je consens à ce que Chrétien l'épouse ; j'applaudis à ce choix : une fille qui nous apporte pour dot des vertus et l'amour du travail est préférable à une jeune personne riche et remplie de défauts. Je lui promets donc la survivance à votre place, et je vous ferai expédier d'ici à quelques jours l'arrêté en forme."

Chrétien, qui avait attendu avec inquiétude l'issue de cette conversation, s'approcha du prince à un signe que lui fit son père, et témoigna sa reconnaissance à Son Altesse de la bienveillance avec laquelle elle avait accueilli leurs demandes.

Quelques semaines après le mariage fut célébré, et la jeune femme causa beaucoup de joie à cette estimable famille par ses belles qualités.

qualités. L'union la plus touchante régna dans cette maison. Le vieux forestier eut la consolation d'embrasser encore ses petits-enfans, et Elisabeth versa des larmes de joie en les berçant. Les filles, de leur côté, aimaient leur belle-sœur comme leur sœur. Tout le monde fut heureux pendant plusieurs années, lorsqu'un terrible malheur vint fondre sur eux.

Le jeune M. de Schilf, dont il a déjà été question, vint souvent voir le garde-forestier pour chasser avec lui ; bientôt il se permit de parcourir seul la forêt et d'abattre tout le gibier qu'il rencontrait. Le forestier le trouva un jour qui venait de tuer un chevreuil, et ne put s'empêcher de lui dire : " Vous savez, monsieur, que le braconnage est défendu par les ordonnances du prince : je m'exposerais à être sévèrement réprimandé si je vous laissais chasser seul dans les forêts confiées à ma garde. Si vous voulez jouir du plaisir de la chasse, venez me trouver, je vous accompagnerai. "

Cet avertissement ne profita point au jeune homme ; car quelques jours après le forestier le surprit encore chassant ; alors il l'admonesta plus vigoureusement, lui prit son fusil et lui dit : " Dieu sait que je n'agis ainsi que malgré moi ; mais je suis obligé d'exécuter les ordres de mes supérieurs : je vous préviens

en

en même temps que si je vous rencontre encore une fois, je dresserai procès-verbal contre vous : mon devoir marche avant toute considération."

Ne voulant cependant point exposer ce jeune étourdi à subir les suites d'une affaire fâcheuse, le forestier alla trouver M. de Schilf père, et lui exposa la conduite de son fils. Ce gentilhomme, qui ne surveillait pas assez son fils, fut vivement peiné en apprenant cette infraction aux lois du pays ; et comme il craignait que le prince n'en eût connaissance, il donna une leçon sévère au jeune chasseur, et le menaça même de le déshériter pour lui faire perdre l'envie de tuer du gibier dans les forêts du domaine. Mais la mauvaise habitude l'emporta sur l'obéissance ; car peu de temps après le vieux forestier entendit encore un coup de fusil, il se porta vers l'endroit d'où était parti le coup, et fut surpris de voir le jeune de Schilf qui venait d'abattre un cerf.

Cette fois le garde fut inflexible, et dressa procès-verbal. Lorsque le père du délinquant apprit ce nouvel accident, il demanda une audience au prince pour le conjurer de faire grâce à son fils. Le prince lui répondit : " Vous connaissez les lois, monsieur, et vous savez que votre fils s'est exposé à aller en prison. Par égard pour vous, je veux lui pardonner

donner cette fois ; mais qu'il y prenne garde : si à l'avenir je reçois encore une plainte de cette nature, il n'y aura plus de clémence, et il subira sa peine. Rappelez-vous bien que je n'emploierai jamais un homme qui aura été dans une maison de correction pour avoir foulé aux pieds les lois du pays."

L'affaire fut ainsi appaisée ; mais le jeune homme mortifié conserva rancune contre le forestier, et jura de s'en venger dès que l'occasion s'en présenterait.

Plusieurs années s'écoulèrent, lorsque le prince régnant mourut. Son fils n'était pas encore en âge de prendre lui-même en mains les rênes du gouvernement ; il était même absent et voyageait. Un conseil de régence fut nommé. Le jeune de Schilf, appartenant à une famille puissante, obtint par son crédit la place de garde général des forêts du domaine, et alla fixer sa résidence dans une aile du château de Felseck, où il fut installé avec pompe. De cette manière il fut le supérieur immédiat du forestier Grünenwald, qu'il commença à molester de toutes manières. Il trouvait toujours quelque chose à lui reprocher.

Cependant le prince était de retour dans ses états, et le nouveau garde général sut l'indisposer contre le vieux forestier. Il fit de même entendre au directeur général des forêts

que

que Grünenwald n'était plus propre au service. Un jour qu'il rencontra ce dernier, il lui dit qu'il devait s'attendre à être admis à la retraite parce qu'il n'avait plus assez de vigueur pour surveiller la forêt.

Je ne demande pas mieux, répondit Grünenwald ; je ne suis resté en fonctions que pour obéir au prince défunt. Mon fils est là pour me remplacer.

—Vous plaisantez, lui dit M. de Shilf ; il n'a jamais été question de cela."

Grünenwald en appela à l'arrêté du prince, qui avait permis à son fils de se marier en lui donnant la survivance de sa place.

Vous vous trompez, lui répliqua le garde général avec hauteur, cet acte n'est d'aucune importance : c'est une simple promesse, et rien de plus. D'ailleurs votre fils est un mauvais sujet et ne convient nullement."

Grünenwald au désespoir lui dit : " Soyez juste, monsieur de Schilf ; ce que vous m'annoncez ici sent un peu la vengeance : vous avez cru avoir été offensé par moi il y a quelques années, et cependant je n'ai fait que mon devoir : ce qui m'a exposé à votre ressentiment aurait dû au contraire me servir de titre de recommandation.

—Taisez-vous, misérable ! vous osez me rappeler votre impertinence ! Vous êtes un malhonnête ;

malhonnête ; vous n'avez point de sentimens. Votre fils a épousé une mendiante, et vous avez recueilli chez vous un petit vaurien, cet Antoine, qui a mangé une partie de votre fortune. Quand on ne sait pas se conduire soi-même, on sait encore moins administrer les biens des autres. Ainsi, je vous le dis hautement, vous serez remplacé, et alors n'ite.. 'e vous montrer en ma présence." Et il le quitta brusquement.

Grünenwald s'en alla le cœur navré de chagrin, et se fiant dans la bonté de sa cause. Il se garda bien de parler de tout cela à sa famille, de crainte de lui faire de la peine. Mais quelques jours après cet entretien avec M. de Schilf, il reçut un écrit de l'administration supérieure des forêts portant : que le forestier Grünenwald avait à cesser son service sur-le-champ, n'étant plus propre à surveiller sa forêt à cause de son âge ; qu'il lui était défendu depuis ce moment de porter des armes à feu et de tirer, etc. Dans cet écrit, il n'était question ni de son fils ni de pension à donner au vieillard pour les années de son service.

Le pauvre garde tremblait de tous ses membres en lisant cet arrêt foudroyant qui le réduisait à la misère. Sa femme et ses enfans se mirent à pleurer, tandis que Chrétien s'indignait de la méchanceté de M. de Schilf.

La

La désolation fut au comble dans cette estimable famille. Mais le vieux père ne perdit point courage. " Il est un Dieu, dit-il, qui connait tout, et lui ne nous abandonnera pas. Cette épreuve, c'est lui qui nous l'envoie. Il a toujours été notre protecteur, et comment nous abandonnerait-il, maintenant que les hommes se liguent contre nous ? Ecoutez, mes amis, ce que j'ai envie de faire. Demain matin j'irai en ville trouver le prince, auquel j'exposerai toute cette affaire. La justice est pour moi, et le prince ne me la refusera certainement pas. Chrétien m'accompagnera : comme nous ne voulons pas faire de dépenses, nous chargerons nos gibecières de vivres et de nos uniformes. J'espère que le Seigneur bénira notre démarche et aura égard aux larmes d'une famille qui ne lui demande point de richesses, mais le nécessaire."

Le lendemain, le forestier et son fils se levèrent de grand matin, et, après avoir prié avec ferveur, ils déjeûnèrent et se préparèrent à partir. Toute la famille fondait en larmes. Elizabeth mit dans la gibecière le bel uniforme de son mari, ainsi que des vivres pour plusieurs jours. " Et quand espérez-vous être de retour ? demanda-t-elle avec anxiété.

—C'est ce que je ne saurais dire ; mais notre voyage durera bien huit jours.

C'est

—C'est de demain en quinze la veille de Noël : pensez-y

—Oh ! j'espère que nous la célébrerons ensemble comme tous les ans.

—Que Dieu nous accorde la grâce de le faire dans la joie !

—Que sa volonté se fasse ! il est le maître. En attendant, priez bien, afin qu'il ait pitié de nous."

Et il partit avec son fils. C'était par une froide matinée de décembre. Le voyage fut heureux. Elizabeth et ses enfans comptaient les minutes, et les huit premiers jours leur parurent un siècle : à chaque instant l'une ou l'autre se mettait à la fenêtre pour s'informer si les voyageurs n'arrivaient pas ; mais c'était en vain. Un messager arriva sur ces entrefaites, et remit à la famille un écrit, en ajoutant d'un ton moqueur : " Le vieux forestier a fait une folie d'aller en ville avec son fils, qu'on dit être un vaurien.

—Mon fils n'est pas un vaurien, lui répondit la vieille mère avec chaleur : il serait à désirer que tous les jeunes hommes lui ressemblassent.

—En attendant, reprit le messager confus, ils n'obtiendront rien ni l'un ni l'autre, et reviendront couverts de mépris.

—Il n'arrivera que ce que Dieu permettra : les méchans seront confondus tôt ou tard."

Le

Le messager n'osa répliquer et repartit mécontent. Elizabeth n'eut point le courage d'ouvrir le paquet ; elle appréhendait quelque mauvaise nouvelle. Toute la famille devint de plus en plus triste, et ne cessait de pleurer, tout en recommandant à Dieu le soin des deux voyageurs. Le temps, qui avait été constamment froid, se radoucit tout-à-coup : il commença à pleuvoir, à neiger, et le vent mugissait avec force à travers les arbres de la forêt. Elizabeth était extrêmement inquiète et poussait des cris chaque fois que le vent ébranlait la maison. " Pourvu qu'il ne leur soit pas arrivé d'accident ! disait-elle sans cesse. Le temps est affreux, je suis sûre que les chemins sont bien mauvais. O mon Dieu ! protégez-les et ramenez-nous les sains et saufs."

CHAPITRE VII.

Suite des malheurs du forestier.

Cependant la veille de Noël était arrivée et les voyageurs ne se montraient point. Déjà la nuit commençait à couvrir la forêt, lorsque Louise se mit à la porte ; tout-à-coup elle s'écria : " Les voilà ! quel bonheur ! " Aussitôt

sitôt chacune se précipita à leur rencontre et leur adressa questions sur questions. Enfin, le père répondit qu'il espérait que tout irait pour le mieux. " Vous avez été inquiètes sur notre voyage, ajouta-t-il ; car notre absence a duré bien plus long-temps que nous ne pensions. Je me suis trouvé un peu indisposé en route, et ensuite les rivières débordées en plusieurs endroits nous ont obligés de faire des détours ; mais grâce à Dieu, nous voilà chez nous."

Le vieillard déposa ses habits de voyage, s'assit dans son fauteuil, et prit un verre de vin avec son fils pour se restaurer en attendant le souper.

Cependant Chrétien était sorti et avait dit à sa femme que les affaires n'allaient pas bien du tout, et qu'il était très-possible qu'ils perdissent leur place. Celle-ci, hors d'elle-même, laissa tomber quelques mots de ce qu'elle venait d'apprendre, et dans un instant toutes les figures devinrent tristes. Le vieux forestier s'en aperçut et dit : " Puisque Chrétien a laissé transpirer ce que nous voulions vous cacher, je vais tout vous déclarer ; mais j'y mets une condition : c'est que vous ne vous laissiez point abattre. Nous célébrons la nuit de Noël, et le bonheur que cette sainte nuit a procuré au monde doit nous élever au-dessus de nos peines

du

du moment ; du moins la religion doit adoucir l'amertume de nos chagrins : ainsi écoutez.

" Le soir même de notre arrivée en ville, quoiqu'il fût déjà un peu tard, je me rendis chez M. le conseiller Müller. C'est un homme juste, me disais-je ; il me connaît et m'a toujours témoigné des attentions. Les autres conseillers qui m'accueillirent si bien autrefois sont ou morts ou mis à la retraite. Cet homme respectable me reçut fort bien et me fit asseoir auprès de lui. Il m'écouta avec attention, et ne perdit pas un mot de tout ce que je lui dis. Quand j'eus terminé, il me prit la main et me dit : " Je vous ai toujours estimé, brave Grünenwald ; mais je ne dois pas vous le cacher, le garde général est fortement indisposé contre vous. Cet homme jouit d'un grand crédit auprès des personnes les plus influentes de la cour : il veut disposer de votre place en faveur d'un de ses anciens domestiques, et depuis quelque temps il adresse à l'administration des rapports très-défavorables sur votre compte ; il n'aime pas plus votre fils. Je redoute ses intrigues, et je crains qu'il ne parvienne à vous enlever votre charge.

—Mais, monsieur, lui répondis-je, si j'allais voir moi-même le prince pour le mettre au courant de toute cette affaire ? Qu'en pensez-vous ?

—Vous ferez très-bien : je vous offre de

vous

vous y accompagner. Cependant le moment n'est pas heureux ; Son Altesse a beaucoup d'occupations, et vous aurez de la peine à obtenir un moment d'audience. Vous ne manquerez pas de vous présenter aussi chez le directeur général, ainsi que chez les conseillers. Pourvu que vous y soyez bien accueilli ! mais je crains....”

Le bon M. Müller ne s'était pas trompé : partout je ne fus reçu qu'avec froideur ; le directeur général daigna à peine m'entendre, et les conseillers me dirent très-souvent des choses fort désagréables. Le prince ne me reçut point, et de cette manière je ne pus détruire les calomnies que M. de Schilf avait inventées contre moi et contre Chrétien. Nous n'avons donc rien à espérer qu'une enquête, et encore cette dernière ressource présente-t-elle peu de chances de succès, parce que notre ennemi ne manquera pas de nommer, pour la faire, des personnes qui sont dans son intérêt. Ainsi nous pouvons nous attendre à tout....Mes amis, oublions les torts qu'on a à notre égard, et prions pour nos persécuteurs.... Ce soir toute la chrétienté se réjouit ; notre Sauveur en naissant a aussi essuyé des contradictions : que son exemple nous encourage !”

Le vieillard se tourna alors vers le beau tableau d'Antoine, placé entre les deux croisées,

et

et qu'on avait eu soin de couvrir d'un voile pour le préserver de la poussière et des mouches.

Les deux enfans de Chrétien, François et Clara, qui n'avaient rien compris à ce que leur grand-père avait raconté, s'approchèrent de lui " Vous devriez bien, lui dit Clara, prendre votre harpe et nous accompagner : nous voulons chanter le beau cantique de Noël, que maman nous a appris pendant votre absence. Et vous, dit François à la vieille Elisabeth, ôtez le voile du tableau et allumez des chandelles pour bien voir l'enfant Jésus." Le forestier les embrassa, puis demanda à sa femme s'il n'était arrivé aucun accident pendant son absence.

" Non ; mais voici un écrit de l'administration qu'un messager a apporté huit jours après votre départ."

Grünenwald l'ouvrit, le lut et pâlit. " Seigneur ! que votre volonté se fasse : nous nous y soumettons, dit-il les larmes aux yeux.

—Mon Dieu, qu'est-ce donc ? demandèrent les enfans tout effrayés.

—Il nous est enjoint de sortir de cette maison à la réception de cette lettre ; nous aurions même déjà dû déloger. Le garde général de Schilf me dit que mon successeur doit s'installer ici pour les fêtes de Noël, et me menace,

en cas de résistance, d'employer la force armée pour nous y contraindre. Je suis surpris qu'on ne se soit pas encore présenté. Ainsi nous voilà avertis ; nous pouvons d'un moment à l'autre être mis à la porte."

Cette nouvelle réduisit toute la famille au désespoir. La jeune femme, pressant contre son cœur ses deux enfans, jeta des cris perçans. " Comment ! disait-elle, nous mettre à la porte pendant une nuit si affreuse ! la pluie tombe par torrens, le vent siffle avec force : où pourrions-nous nous réfugier ? O mon Dieu ! ayez donc pitié de ces innocentes créatures qui ne vous ont pas encore offensé !"

Chrétien, pâle comme la mort, regardait dans un morne silence tantôt ses enfans, tantôt sa femme éplorée.

Elisabeth remplissait la chambre de ses gémissemens. " Devais-je m'attendre à cela ? s'écriait-elle en se tordant les mains ; me voir chassée de cette maison et à mon âge comme une vile aventurière ! obligée de quitter au fort de l'hiver avec mes enfans et petits-enfans la maison où je vis le jour, dans laquelle vécurent et moururent mon père et mon grand-père ! Il faut n'avoir pas d'entrailles pour exiger une telle chose de gens qui n'ont fait de mal à personne. Ah ! que ne puis-je mourir en paix dans la demeure où je reçus le jour !"

Catherine

Catherine et Louise entouraient le vieux père comme pour lui demander protection. Le forestier imposa de la main silence aux plaintes de sa femme et de sa belle-fille.

" Sans doute, mes amis, dit-il en essuyant ses larmes, il est terrible, à l'âge où nous sommes, Elisabeth et moi, de supporter une telle épreuve ; mais il faut nous y résigner. Malheureusement je ne connais personne dans tout le voisinage qui puisse nous loger tous, et il faudra, selon toutes les apparences, nous séparer pour pourvoir à notre existence. Je comptais terminer ma carrière ici ; Dieu ne l'a pas permis : il faut nous taire et nous soumettre." Alors jetant un regard d'attendrissement sur ses petits-enfans : " La douleur brise nos cœurs, ajouta-t-il, en voyant ces pauvres innocens qui bientôt n'auront pas d'asile ; mais le cœur de Jésus est encore bien plus tendre, et saura faire tourner à notre avantage nos peines. J'ai toujours entendu dire, et je sais par ma propre expérience, que lorsque les hommes s'éloignent de nous, Dieu vole à notre secours. Ne soyons point injustes et ne nous plaignons pas trop : nous avons jusqu'ici reçu beaucoup de biens du Seigneur ; pourquoi ne recevrions-nous pas aussi de sa main paternelle les châtimens qu'il veut nous envoyer ? Si la veille de Noël a été pour nous pendant tant d'années

d'années une occasion de manifester notre joie, cette année elle nous amène des souffrances : eh bien ! c'est toujours le même Dieu qui nous visite.

—Oui, tu as raison, mon ami, lui dit Elisabeth ; rien n'arrive sur la terre sans la permission du Seigneur : il faut donc nous abandonner à sa providence, qui sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. Quand je pense à la sainte Vierge, je trouve que nous sommes encore trop bien traités ; car cette auguste mère de Jésus-Christ ne fut pas seulement obligée de loger dans une étable, mais bientôt après elle se vit réduite à se sauver dans une terre étrangère avec le divin Enfant ; et cependant elle ne murmura point. La foi l'éleva au-dessus des terreurs du moment ; ses peines furent accablantes, mais sa résignation parfaite. Le cœur d'une mère est sans doute horriblement froissé à la vue de la misère qui frappe ses enfans, mais il est soutenu par la confiance en Dieu. Le Seigneur éprouve tous ses enfans : les plus saints personnages dont nous parlent les histoires de l'ancien Testament ont eu des persécutions à essuyer ; et celui qui permit que Marie fût logée dans une étable, l'a-t-il abandonnée dans sa fuite en Egypte ? De même il ne nous laissera pas sans secours ; espérons donc en lui, et....”

Tout-à-coup

Tout-à-coup on entendit frapper à la porte de la maison.

" Grand Dieu ! s'écria le vieillard, les voilà qui arrivent pour nous expulser."

Chrétien se leva comme un homme hors de lui, et jetant un regard de désespoir sur son fusil suspendu au mur : " Qu'ils viennent les malheureux ! Le premier qui s'avisera de porter la main sur mon vieux père, sur ma mère, sur ma femme, mes enfans ou mes sœurs, je....

—N'achève pas, mon fils, lui dit le vieillard ; il ne s'agit pas de résistance ici ; il vaut mieux souffrir l'injustice que de la commettre. Si l'on nous force de sortir, nous obéirons avec calme : nous sommes chrétiens, nous pratiquons la religion de celui qui est allé à la mort sans se plaindre, et qui a pardonné à ses ennemis. Nous nous abriterons pour cette nuit dans la caverne où nous nous réfugions ordinairement au moment de la tempête. Souvenons-nous de ces paroles du cantique :

Si ce Dieu qui nous aime
Accorde son secours
Au passereau lui-même
Dont il soutient les jours :
Auteur de la nature,
Mettra-t-il en oubli
L'homme, sa créature
La plus digne de lui ?

Oui,

Oui, sa sollicitude
Veille à tous nos besoins:
Sans nulle inquiétude,
Jetons sur lui nos soins.
Notre Dieu, c'est un père
Qui nous porte en son cœur,
Et la plus tendre mère
N'eut jamais sa douceur.

CHAPITRE VIII.

Une visite.

On continua de frapper à la porte. Chrétien prit une chandelle, l'alluma et alla ouvrir. Un instant après on vit entrer un beau jeune homme, d'une taille riche, et enveloppé dans un manteau vert foncé, la tête couverte d'un bonnet fourré. " C'est le nouveau forestier," dit la vieille Elisabeth tout bas. L'inconnu regarda autour de lui comme un homme surpris de voir toutes les figures pâles et les yeux humides de larmes; il ôta son bonnet, et tendant sa main au vieillard: " Comment, vous ne me reconnaissez plus ?

—Ah ! c'est Antoine ! s'écria Louise.

—Oui, oui, c'est lui ! dit Catherine.

—Allez donc, leur dit la vieille mère, notre Antoine

Antoine n'est pas si grand ni si fort que ce monsieur.

—Oh! c'est bien lui, dit Chrétien; je le reconnais maintenant." Puis s'adressant à Antoine: " Dis-moi donc, mon frère, comment se fait-il que tu te trouves ici avec nous? Comment as-tu quitté Rome sans nous en prévenir ?"

Le vieux forestier se leva de son siége, examina le beau jeune homme, et s'étant convaincu que c'était en effet Antoine: " O mon fils, lui dit-il, ô cher Antoine! " Et il le pressa contre son cœur et faillit s'évanouir dans ses bras. Aussitôt tout le monde imita le bon vieillard: ce fut une véritable fête; tous les cœurs se livrèrent à la joie en revoyant le jeune Antoine. Ce moment si heureux leur fit oublier pour quelques instans les chagrins poignans qui les accablaient. Mais la vieille mère redevint triste, et crut devoir faire part de sa peine à son fils adoptif.

" Le plaisir que nous cause ton retour, cher Antoine, est cruellement empoisonné par les soucis qui nous empêchent de goûter toute la joie que nous éprouvons. Tu ne sais pas tous les malheurs qui sont venus fondre sur nous.

—Consolez-vous, ma chère mère, et vous tous, car je viens vous annoncer d'excellentes nouvelles: vos affaires vont très-bien; vous

serez

serez heureux, et personne ne vous molestera à l'avenir.

—Comment cela ? s'écria le vieillard.

—J'ai vu Son Altesse notre bon prince, et je lui ai raconté toutes vos peines ; il m'a chargé de vous assurer de sa bienveillance et de vous dire d'être parfaitement tranquilles.

—Comment tu as vu le prince ? cela n'est pas possible.

—Asseyez-vous, mon père, et écoutez-moi tous. Vous savez que notre prince a fait de longs voyages pour s'instruire. Il habitait Rome au moment d'une exposition de tableaux dus aux pinceaux de plusieurs jeunes artistes. Parmi ces objets s'en trouvait un de moi qui fixa son attention. Il s'informa quel en était l'auteur, et apprit que c'était un nommé Antoine Croner de sa principauté. Il me demanda aussitôt près de lui, et me demanda le prix de ce tableau, qu'il me paya beaucoup plus qu'il ne valait. Depuis ce moment je le vis souvent, et quelquefois il m'emmena dans sa voiture pour visiter les galeries de peinture, et m'admit même à sa table. Sur ces entrefaites vint à mourir un cardinal qui laissa à ses héritiers plusieurs superbes tableaux, mais un peu flétris par le temps : le prince me chargea de les acheter pour lui, et me fixa le prix qu'il voulait y mettre. J'étais en pourparlers, lorsque

que Son Altesse apprit la mort de son père, et partit à l'instant pour se rendre dans ses états. J'achetai les tableaux à un prix bien inférieur à celui qui avait été convenu entre le prince et moi. Comme je n'avais plus rien à Rome, j'emballai avec soin les tableaux, et je me mis en route pour ma patrie. J'eus le bonheur de faire un voyage très-heureux. A mon arrivée dans la résidence, j'allai aussitôt voir le prince.

" Eh bien! me dit-il, que m'apportez-vous de Rome?

—Les tableaux que Votre Altesse m'a chargé d'acheter, lui répondis-je.

—Et combien avez-vous pu vous en procurer?

—Je les ai tous, monseigneur.

—Ah! vous êtes bien aimable."

" Aussitôt je les fis transporter au palais: nous les déballâmes sous ses yeux, et le prince eut le plaisir de les voir parfaitement bien conservés. Je lui présentai ensuite les quittances, en lui annonçant que je les avais acquis à un prix beaucoup plus bas que celui qu'il avait fixé. Je le priai ensuite de me dire à qui je devais remettre le restant de la somme stipulée. Le bon prince me dit en riant: " Vous plaisantez! je suis trop content de vous pour penser à cet argent: gardez-le, et comme vous me paraissez fatigué, allez vous reposer." On me

me conduisit dans une chambre du palais, où je fus traité avec beaucoup d'égards. Dans mes momens de loisir, j'allai voir le conseiller Müller, avec lequel je savais que vous étiez lié, mon père. Ce brave homme me conta toutes les peines que vous eûtes à essuyer. Le récit de vos infortunes me navra le cœur. Je pris aussitôt le parti d'aller trouver le prince pour lui exposer les infâmes intrigues ourdies contre vous. Il me promit de m'accompagner, et j'obtins tout de suite une audience pour le lendemain. L'amour que je vous porte me rendit éloquent. Je pris hautement votre défense, et je parlai sans ménagement de ce misérable de Schilf qui cherchait à vous perdre. Plusieurs fois M. Müller voulut me reprendre, et prétendit que je manquais de respect à Son Altesse ; mais le prince lui dit : " Laissez-le parler ; sa reconnaissance envers ses vieux parens excuse la chaleur qu'il met à défendre leur cause." Le prince fut vivement ému, lorsque je lui dépeignis tout ce que vous avez fait pour moi, et que je lui lus les lettres que vous m'adressâtes en Italie, et dans lesquelles vous m'annonçâtes le mariage de Chrétien et la promesse que vous fit le prince défunt, de donner un jour à mon frère la place que vous avez occupée et remplie si loyalement pendant votre longue carrière. " Il faut, lui dis-je, en terminant,

minant, que Votre Altesse punisse M. de Schilf et nomme le jeune Chrétien au poste de son père."

" Le conseiller Müller voulut m'imposer silence ; mais le prince me frappa sur l'épaule et me dit : " Les choses ne peuvent pas aller aussi vite que vous le désirez : justice sera faite ; il faut donc que j'écoute aussi M. de Schilf." Il me laissa ensuite, entra dans un cabinet voisin avec le conseiller, s'entretint avec lui, et sortit en me disant : " Tout ira bien : vos vœux seront exaucés." Je le remerciai de ses bontés et voulus me retirer ; mais il me retint, et me parla des tableaux que son père lui avait laissés : il me chargea d'aller les examiner et de les retoucher.

" Votre Altesse me permettra-t-elle de ne m'en occuper qu'après les fêtes ? Comme c'est la veille de Noël que j'ai été recueilli par mes parens adoptifs, je désirerais les revoir ce jour-là pour leur apporter des consolations.

—C'est juste, me dit-il ; mais après les fêtes vous reviendrez ; je compte sur vous."

" Cependant le conseiller avait fini d'écrire une lettre que le prince signa : nous partîmes ensemble, et je lui demandai ce qui avait été décidé à votre égard : " Je ne devrais pas vous le dire, me répondit M. Müller : le prince a ordonné à M. de Schilf de ne plus inquiéter en

en rien votre père ni son fils. On va procéder à une enquête qui sera favorable à ces derniers : Chrétien aura certainement la place de son père."

" Quel bonheur ! s'écria le vieillard. Ah ! cher Antoine, quel service tu nous as rendu à tous ! Dieu soit béni d'avoir ainsi déjoué les complots de ceux qui voulaient nous perdre. A présent, nous pourrons nous livrer à la joie et célébrer dignement la fête de Noël. Cette bonne nouvelle me rajeunit de dix ans "

CHAPITRE IX.

Heureux dénoûment.

Antoine ayant achevé son discours, s'informa de la santé de ses chers parens : il ne put considérer sans émotion leurs cheveux blancs, et les rides qui leur donnaient un air de vieillesse prématurée. D'autre part, Chrétien, Catherine et Louise jouissaient d'une parfaite santé, étant à la fleur de l'âge. Il caressa beaucoup les deux enfans du jeune forestier et dit : " Comme la vie passe avec rapidité ! Il y a dix-huit ans que nous étions à l'âge de ces enfans, et maintenant nous sommes déjà loin de

de là." La petite Clara lui demanda ensuite s'il leur avait apporté leurs étrennes de Noël.

" Il faut attendre que ma malle soit arrivée, leur répondit Antoine : j'ai pensé à vous."

Les enfans furent contens de cette réponse, et l'on servit le souper. Depuis long-temps on n'avait pris de repas aussi gai dans la famille ; il semblait que tout était changé. Antoine voulut ménager une surprise aux enfans de Chrétien, et pria tout le monde, lorsque ces derniers se furent retirés, de l'aider à préparer un arbre de Noël, tel qu'il en avait vu dans certaines contrées de l'Italie. Il disposa tout avec beaucoup de goût ; et grande fut la joie des bons enfans, en entrant le lendemain dans la chambre, d'apercevoir ce bel arbre, chargé de fruits, d'images, de sucreries, et tout resplendissant d'une infinité de petites lumières.

Cependant la malle d'Antoine arriva, et il l'ouvrit aussitôt en disant : " Il est juste que je vous donne à tous vos étrennes. Lorsque je suis parti pour l'Italie, vous aviez bien garni mon coffre ; je vous le rapporte de même bien chargé." Il en tira aussitôt plusieurs soiries et de belles fourrures qu'il présenta à sa vieille mère en ajoutant :

" Un fils respectueux doit vêtir convenablement ses parens."

Il donna ensuite à la jeune femme et aux deux

deux sœurs du taffetas pour faire des robes, ainsi que des châles en soie et des bagues. Chrétien reçut un beau fusil de chasse dont la crosse, en bois de noyer, était bien travaillée, et sur laquelle on voyait incrustée une plaque d'argent avec le nom du jeune forestier.

—Quant à vous, mon cher père, dit-il au vieillard, je vous sers le dernier. Comme vous ne devez plus aller à la chasse, mais vous reposer, j'ai cru vous faire plaisir en vous apportant un panier de bouteilles de vin du Rhin de première qualité, dont vous boirez de temps en temps un verre pour restaurer vos forces. Voici en outre un petit souvenir" Et il lui présenta un magnifique gobelet d'argent dont l'intérieur était doré. Le travail était précieux : une couronne de feuilles de chêne garnie de glands régnait tout autour, et au milieu on lisait ces mots :

A mon très-cher père Frédéric Grünenwald,
garde forestier, comme souvenir
d'une bonne action exercée envers un orphelin,
la veille de Noël de l'an 1740 ;
offert le jour de Noël 1758, par son fils
reconnaissant.

ANTOINE CRONER.

Le vieillard reçut ces dons les larmes aux yeux ; mais son émotion fut au comble, lorsque le

le jeune peintre tira d'un papier bien enveloppé un rouleau de pièces d'or qu'il lui remit en disant :

" Mon vertueux père, vous avez fait pour moi de fortes dépenses, il est de mon devoir de vous rendre ce que je puis ; vos enfans et petits-enfans ne doivent pas être frustrés de ce qui leur revient de droit."

Le vieux forestier refusa cet argent ; mais Antoine insista :

" Ce n'est pas moi, ajouta-t-il, qui vous fais ce cadeau, c'est le prince, qui n'a pas voulu reprendre l'argent qui lui revenait D'ailleurs, cette petite somme est bien faible en comparaison de ce que je vous dois."

Grünerwald confus fut obligé d'accéder aux désirs de son fils et reçut le rouleau d'or.

" Tu parles de dettes ? lui dit la vieille mère ; mais il me semble que tu nous a payé largement le peu que nous avons fait pour toi. Tu nous a rendu la vie en nous conservant la place de forestier ; sans toi nous coucherions peut-être ce soir à la caverne de la forêt. Ah ! qu'un petit bienfait a amené d'heureux résultats pour nous ! Qui aurait cru que cet enfant, que nous avons recueilli il y a dix-huit ans, serait un jour notre sauveur ?

—Bénissez-en la Providence, ma digne mère ; c'est elle qui m'a guidé vers vous : à Dieu

Dieu seul en revient toute la gloire. Maintenant que je vous ai donné vos étrennes, permettez-moi de vous quitter.

—Comment! déjà! Vous ne nous aimez donc plus? s'écrièrent-ils tous.

—Je vais rendre ma visite à M. Riedinger, que je n'ai pas encore vu depuis mon retour: il était absent de la ville, et doit revenir aujourd'hui. Demain je reviendrai avec lui, et nous passerons ensemble les fêtes et la fin de l'année.

—A la bonne heure! répondit le vieux Grünenwald: à cette condition tu pourras partir." Et on accompagna Antoine à la voiture.

Le lendemain, Antoine revint auprès de ses parens avec M. Riedinger. Cette réunion, après une si longue absence, et surtout après les chagrins que la respectable famille du forestier avait essuyés, répandit une grande joie dans la maison. On prépara un bon dîner. Antoine fut obligé de s'asseoir à table à côté de la vieille mère, et M. Riedinger prit place à côté du forestier. L'on fut très gai. Au dessert, Antoine annonça qu'il avait quelque chose à demander à Grünenwald et à Elizabeth. On le pria de s'expliquer. Il ne fit pas de long préambule, et dit qu'il désirait obtenir

la

la main de Louise. La jeune fille rougit en entendant cette proposition. Le père fut si heureux qu'il y consentit à l'instant. La mère et Louise furent de même contentes, et ce mariage ainsi résolu fut célébré quinze jours après au milieu de l'allégresse générale. " Ah! dit la vieille Elizabeth à la jeune épouse d'Antoine, lorsque tu donnas, il y a dix-huit ans, une pomme pour cadeau de Noël au pauvre petit orphelin grelotant de froid, je ne m'attendais pas qu'un jour tu serais sa femme."

De toutes les fêtes qui furent solennisées chez le forestier, il n'y en eut jamais de plus joyeuse que cette noce. Le vieux forestier, comparant l'état de ses affaires avec ce qu'elles étaient quelques semaines auparavant, ne put s'empêcher d'entonner le cantique favori :

Si ce Dieu qui nous aime
Accorde son secours
Au passereau lui-même
Dont il soutient les jours :
Auteur de la nature,
Mettra-t-il en oubli
L'homme, sa créature
La plus digne de lui ?

Oui, sa sollicitude
Veille à tous nos besoins :

Sans

Sans nulle inquiétude
Jetons sur lui nos soins.
Notre Dieu, c'est un père
Qui nous porte en son cœur,
Et la plus tendre mère
N'eut jamais sa douceur.

Antoine, recommandé par le prince comme bon peintre, acheta en ville une maison où il s'établit avec sa femme, et fit de bonnes affaires. Il vécut toujours dans l'union la plus heureuse avec Louise, et donna beaucoup de satisfaction à ses vieux parens.

Cependant l'enquête annoncé eut lieu. Le prince se rendit lui-même sur les lieux avec M. le conseiller Muller et un autre personnage très-entendu en matière forestière. Lorsqu'elle fut terminée, M. de Schilf fut mandé devant Son Altesse, qui lui dit d'un ton sévère :

" Je n'ai pas lieu d'être satisfait de votre administration : vous avez outre-passé les ordres que je vous avais donnés. Je voulais sans doute nommer à une place moins brillante Chrétien, le fils du forestier Grunenwald, mais je ne vous avais nullement autorisé à chasser de leur maison, au fort de l'hiver, toute la famille de ce brave homme. D'après les rapports que vous avez adressés au conseil, vos forêts

forêts se trouvaient dans un ordre admirable, et cependant les perquisitions qu'on a faites ne répondent point à ce que vous avez avancé. J'ai vu de mes propres yeux que dans plusieurs endroits on avait coupé du bois qui n'a pas été porté en compte. Ainsi il y a eu fraude : vous me comprenez, monsieur ?"

Le pauvre M. de Schilf, attéré par ces paroles, ne sut que répondre et se retira bien triste.

Quelque temps après on vint à apprendre que le garde général avait vendu quelques milliers de toises de bois à une forge du voisinage sans en payer le produit au prince. Cet employé en avait agi ainsi pour faire face aux dépenses occasionnées par un luxe effréné : il avait même dissipé en fêtes la plus grande partie de son patrimoine. Le prince le destitua et le condamna à rembourser au domaine les sommes soustraites. Ce malheureux ouvrit les yeux, mais un peu tard, et se retira dans un petit village où il vécut dans un état voisin de la misère. Lorsque le bruit de cet événement se répandit dans le pays, chacun disait en le voyant passer : " Le pauvre de Schilf n'a que ce qu'il a mérité : il a voulu molester le brave Grunenwald afin de pouvoir plus facilement vendre le bois

bois du prince : il a creusé une fosse et y est tombé le premier. Voilà comme Dieu punit les gens orgueilleux et injustes.

—Oui, disait un pauvre bûcheron, M. de Schilf a reçu là une fière leçon : il était dur envers nous autres malheureux, qui gagnons notre vie à la sueur de notre front. Jamais nous ne pouvions assez travailler pour lui, il était sans cesse à nous harceler et à nous reprocher d'être des paresseux ; et lorsque le jour du paiement arrivait, il nous retenait chaque fois une petite somme, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre ; avec des gens de cette trempe il ne fait pas bon de faire des affaires : il verra maintenant."

Le vieux forestier continuait à vivre tranquillement depuis le mariage d'Antoine. Le contentement lui redonna des forces, et lorsque le printemps vint ranimer la nature, il se sentit assez de vigueur pour parcourir encore la forêt, accompagné de son fils Chrétien.

Un jour qu'il s'acheminait lentement vers sa demeure, la gibecière garnie de quelques perdrix qu'il avait tuées et qu'il se proposoit d'envoyer au prince, il entendit claquer des fouets : il s'arrêta. " Nous aurons quelque visite, dit-il à son fils. C'est peut-être un des conseillers

saillers qui vient faire son inspection." Au même instant il vit un piqueur traverser la forêt, et reconnut la livrée du prince. "Hâtons-nous, mon ami, je crois que c'est le prince lui-même." Ils redoublèrent le pas, et apperçurent une voiture élégante, accompagnée de quelques hommes à cheval, se diriger vers leur habitation. Bientôt ils la rejoignirent et se présentèrent encore à temps pour ouvrir la portière. C'était en effet le prince lui-même qui daignait visiter un vieux garde. Son Altesse entra dans la maison, examina tout, et se plut surtout à considérer le beau tableau d'Antoine. Toute la famille du forestier était ravie d'une telle visite.

Le prince s'entretint avec bonté avec le vieux père, se fit présenter la vieille mère, la jeune femme, Catherine et les petits enfans. Il accepta même un verre de vin du Rhin, et but dans le gobelet d'argent, souvenir d'Antoine, son peintre chéri. Il parut très-content de voir cette brave famille, et dit au vieux père en se levant: "J'ai visité la forêt confiée à vos soins: elle est très bien, et je vous en témoigne ici toute ma satisfaction. Je n'ai point d'argent pour payer les rafraîchissemens que vous m'avez servis. Votre fils Chrétien vous remplace

place dès aujourd'hui dans votre charge de garde forestier. Quant à vous, je ne vous vois pas encore assez décrépit pour ne pas accepter de temps en temps quelques pièces de gibier tuées par votre main ; ainsi je ne puis encore vous accorder votre retraite." Alors, lui tendant la main, il ajouta avec une affabilité charmante : " *A revoir, monsieur le garde général.*" Et il se déroba à l'élan de la joie que ces dernières paroles avaient fait naître. Toute la famille, attendrie jusqu'aux larmes, le reconduisit jusqu'à sa voiture, au milieu des bénédictions et de la reconnaissance.